

Douze nouvelles
Douze auteurs

Épis
nouvelles

© Editions La Cause du Poulailier
<http://cause.du.poulailier.free.fr>
Porcheres, décembre 2012
ISBN : 979-10-91000-07-9
Dépôt légal : 2° semestre 2012

Auteurs

Sophie Akrou-Gonon
Nelly Bastide
Renée Beauvieux
Monique Belloc
Lucienne Bercy
Marie-Hélène Boisier
Dominique Coutand
Clotilde Cousin
Ursula Henschel
Rosa Palamaris
Jean-Luc Richelle
Fabienne Séverin

Mot de l'éditrice

Voici un troisième recueil de nouvelles selon le rythme que nous avons pris, chaque fin d'année, d'en réunir quelques unes.

Il est à la fois facile et difficile d'expliquer comment nous choisissons un texte parmi les nombreux envois que nous recevons en réponse à l'appel à nouvelles. La fluidité de la syntaxe, la clarté de l'expression, le rythme, le ton, la cohérence du récit, constituent généralement des préalables de forme, mais le manquement à ces règles n'est pas forcément rédhibitoire. Ainsi, un texte pas très bien ficelé au départ peut nous saisir d'entrée de jeu parce que c'est un texte qui nous parle. Un autre peut nous questionner par le thème qu'il aborde. Un troisième nous interpeller parce qu'il a du caractère. Tous styles

confondus, c'est par leurs singularités que les douze nouvelles de ce recueil ont attiré notre attention.

Elles ont été retenues cette année parce qu'elles nous ont, plus que d'autres, touchés par leur tournure, par leur efficacité, par leur originalité parfois, par la sincérité de l'écriture qui les porte, toujours. Le critère le plus important quand nous choisissons un texte est, au fond, ce saisissement, sa capacité à nous happer, et l'enthousiasme que sa lecture a provoqué en nous.

Nous revendiquons cette appréciation subjective car nous éditons des textes par plaisir. Nous publions ce qui correspond à nos goûts.

La plupart du temps, le texte qui nous est proposé est abouti et convaincant d'emblée, aussi l'accord est vite réciproque pour publier. Dans d'autres situations, le texte a besoin de mûrir. Il faut parfois pousser l'auteur dans ses retranchements pour qu'il exprime plus nettement ce qu'il veut dire au lecteur et qu'il s'approprie l'idée que c'est au lecteur qu'il s'adresse, ce dernier ayant ses propres exigences, ses propres attentes. C'est en quelque sorte une « incorporation » du texte dans lequel nous entrons ensemble avant d'en produire un récit pour le lecteur. Le travail qui s'en suit résulte d'une coopération avec l'auteur, pour valoriser son écriture, quand cela s'avère nécessaire.

Puis vient le moment où tous ces textes finalisés par des auteurs venus d'horizons divers sont associés, adossés les uns aux autres, comme des épis dans un champ de blé, pour constituer un ouvrage collectif et

pluriel. Qu'ils soient facétieux, délicats, étranges, impertinents ou tragiques, ils expriment tous une qualité qui relève de la simplicité. C'est bien là ce qui est décisif dans notre choix.

Ainsi que l'écrit dans ses commentaires une lectrice des précédents recueils : « ils laissent dans la tête comme des souvenirs de courts-métrages ». Ils laissent également à leurs auteurs le plaisir de s'être livrés à l'écrit pour des lecteurs qu'ils ne connaissent pas. Nous souhaitons que les lecteurs apprécient d'être emportés au rythme de ces épis sur lesquels ont soufflé quelques volées d'imagination.

La surprise

Ursula Henschel

Seysinet

Je revenais d'un long voyage, de Colombie où j'avais rendu visite à un neveu. Lorsque l'avion commençait à descendre, je m'étais mise à rêver au confort du retour chez moi, à la douche que je prendrais, à une tasse de thé, à mon lit confortable avec un bon bouquin.

Mais hélas, les usages de la famille sont autres. Depuis toujours, quand je reviens de voyage, la famille se réunit le soir même autour d'un bon repas que j'ai le devoir de préparer. Les jeunes veulent me montrer combien je leur ai manqué et combien on s'aime en famille. Souvent, on s'aime jusqu'à minuit. C'est un peu fatiguant quand on revient d'un long voyage. Mon mari avait institué cette cérémonie et les enfants n'auraient certainement pas admis que je change cet usage sous prétexte que je suis veuve maintenant. Il m'arrivait de me demander : cette coutume survivrait-elle si la préparation du repas était l'affaire de mon mari ? Idée iconoclaste, il est vrai. Il faut dire aussi que cela fait un certain temps que je ne prépare plus le repas, que les enfants y pourvoient. Ils s'amènent avec une pile de pizzas et des tas de cartons de salades

toutes prêtes. Mais ils s'aiment toujours autant, aussi tard dans la soirée, sans jamais s'aviser que moi, j'aurais peut-être envie de me mettre au lit.

Toute la famille, enfants, petits-enfants m'attendait à l'aéroport. Ne croyez pas que cela ne me faisait pas plaisir, j'en étais vraiment heureuse, surtout quand le plus petit, Artie, se précipita tête baissée dans mes jambes en criant :

- Lia (*abréviation d'Olivia qu'il a fini par imposer à toute la famille*), il y a une surprise pour toi, je ne dois pas te le dire, mais je te le dirai dans l'oreille.

Puis, près de mon oreille :

- J'ai oublié comment ça s'appelle.

Arrivée à la maison, je fus un peu éberluée de voir ma cuisine repeinte à neuf, vidée de ses armoires et équipée d'un ordinateur collé à côté de la porte d'entrée. Ma cuisine est très grande, et la famille se réunit pour les repas autour de la grande table au centre. Martin, mon aîné, me dit tout fier :

- Cette fois-ci, tu verras, tu n'as absolument rien à faire, je t'ai installé un ordinateur super moderne.

Une fois toute la famille réunie autour de la table absolument vierge de tout accessoire, Martin mit l'ordinateur en marche. Une longue tige jaillit, avec un plateau au bout. Dessus, tout un assemblage de hors-d'œuvre... Tout le monde se précipita émerveillé sur la nourriture. On eut juste le temps de s'étonner, de faire des commentaires épatés et élogieux quand une espèce d'essuie-glace géant, avec un grand sac,

apparut, balayant tout ce qui se trouvait sur la table. Vint alors un poulet rôti, découpé et réparti dans des assiettes en carton et ensuite nous avons eu droit au dessert. Puis Martin a commandé les cafés pour ceux qui en voulaient.

- Ça t'en bouche un coin, n'est-ce pas ? Plus de vaisselle, plus de pluche, plus de préparation de repas, plus de commissions ! Tu pourras utiliser tout ton temps pour des activités intelligentes, plaisantes. Tu ne t'attendais sûrement pas à un tel cadeau ? Tu seras une des premières à posséder cette installation.

J'ai dû décevoir mon fils : j'étais trop abasourdie pour exprimer toute ma joie et lui dire toute ma reconnaissance. Quand tous les membres de la famille eurent fini de s'extasier sur l'installation, on s'est embrassé, chacun est rentré chez soi et moi, j'ai pu enfin me coucher, complètement déboussolée. Martin m'avait montré les manipulations fort simples que j'avais à faire le lendemain pour mon petit déjeuner. Il avait programmé la machine pour toute une semaine : petit déjeuner à 8 heures, déjeuner à midi et vers 20 heures repas du soir.

J'étais trop fatiguée pour comprendre toute l'étendue des transformations que cet ordinateur allait apporter dans ma vie.

Le lendemain matin, une fois le petit déjeuner commandé et pris, je commençais à considérer les avantages et les inconvénients de cette situation entièrement nouvelle. D'abord je téléphonais à Martin,

dans son bureau, ce qu'il déteste, pour lui dire ce que je pensais de son petit déjeuner : café au lait, pain, beurre, confiture, alors que moi je prenais habituellement du thé avec des tartines de fromage et de saucisson.

- Ecoute maman, me dit-il d'un ton peu amène, ne peux-tu pas, pour une fois, faire comme tout le monde ? Statistiquement 80 % de Français prennent du café au lait, du beurre et de la confiture au petit déjeuner.

Je me rendis compte que ce n'était pas le moment de discuter. Je me fis même des reproches : il avait été si content de me faire cette surprise, après tout, j'avais toujours su faire semblant d'être enchantée de tout ce qu'on m'offrait, même si je n'en avais pas l'utilisation. Ainsi, du temps des colliers de nouilles, j'avais toujours su simuler l'enchantement, tout en espérant en secret que quelque souris viendrait un jour m'en débarrasser.

A midi, j'étais très fière d'avoir pu commander mon repas correctement, comme une grande. Il ne faut jamais se presser de critiquer ce qui est nouveau, parce qu'on n'en connaît pas bien le fonctionnement. J'avais mangé avec un certain plaisir une choucroute pas mal du tout et une poire belle-hélène, malgré mon aversion pour le chocolat. Se lever de table sans avoir à débarrasser, à faire la vaisselle, sans miettes à balayer, ce n'est pas mal du tout.

Pendant toute une semaine, j'ai donc sagement suivi le programme : appuyer sur un bouton une demi-

heure avant le repas pour fixer le nombre de couverts, puis se mettre à table à l'heure prévue, manger dans les temps et quitter la cuisine impeccable quand on s'est essuyé la bouche à la fin du repas.

Je ne tardais pas à découvrir qu'il était difficile d'être « intelligente » douze heures chaque jour et je m'aperçus que jadis, aux temps préhistoriques d'avant l'ordinateur, la nécessité de faire des courses, des pluches, de surveiller la cuisson du repas, de faire la vaisselle et passer la serpillière, toutes activités que je détestais parce qu'il fallait recommencer chaque jour, m'avait dispensée de prendre des initiatives quant à l'utilisation intelligente du temps, de me forcer de sortir simplement parce qu'il faisait beau, et m'avaient accordé moralement le droit de me laisser aller parce que j'étais *fatiguée*.

Ainsi, je m'aperçus très vite qu'aller au marché, voir des légumes et d'autres victuailles étalées, regarder ce qu'achetaient les autres, éventuellement même leur demander des recettes, malgré la détestable nécessité de faire la queue, me manquait : si je n'y rencontrais la plupart du temps que des gens qui, en fait, m'étaient parfaitement indifférents, cela permettait tout de même de dire quelques mots sur le temps et d'échanger les nouvelles de connaissances communes.

Quelquefois, quand je regardais après le repas ma cuisine tellement propre qu'on aurait dit qu'elle n'avait jamais servi, je me souvenais de mes « créations » culinaires, mets que j'inventais et que je servais à mes

invités quand ils étaient réussis mais que je mangeais moi-même, pour me punir, quand c'était dégueulasse.

Peu à peu je découvrais les différents inconvénients de ma nouvelle situation. Quand Hervé, mon lycéen, s'est amené un jour à midi, comme il le faisait de temps en temps, parce que cela l'arrangeait de ne pas rentrer chez lui entre les cours, j'ai découvert le sens littéral de l'expression *partager son repas*. Nous nous sommes mis tous les deux à manger dans la même assiette, moi avec la fourchette, lui avec la cuillère. Nous avons bien ri, mais quand le garçon a raconté la chose le soir à son papa, j'ai tout de suite reçu un coup de fil indigné : pourquoi n'avais-je pas commandé un deuxième repas ? C'était tout de même une manip simple ! J'ai préféré ne pas objecter que ce repas serait arrivé une demi-heure plus tard. Peut-être même, n'aurait-il pas été possible de l'avoir en même temps que le mien. De toute façon, j'avais décidé de ne plus me laisser prendre : je suis allée en cachette à la cave, où on avait remisé tous mes ustensiles de cuisine et toute la vaisselle, et j'ai rapporté les instruments essentiels pour pallier la lourdeur de l'ordinateur.

J'ai toujours détesté les codes aux portes des maisons : passer devant une maison amie et me dire « Tiens, si je lui faisais un petit coucou » devient impossible, pas programmé. Et les visites intempestives que me faisait mon petit Hervé de temps en temps, c'était également fini. Cela m'avait fait tellement plaisir quand il venait partager mon

repas ! Est-ce que désormais il pourrait dire à son prof de français : Pardon, il faut que je téléphone à ma grand-mère pour qu'elle programme mon repas ? Quant aux amis et amies que j'invitais de temps en temps, par exemple pour leur faire admirer mes talents culinaires, je n'oserais jamais leur dire de partager ma pitance sur des assiettes en carton, avec des fourchettes plastique pour déguster un repas qui, comme je l'avais découvert au bout de quelques semaines, fleurait toujours bon le même fond de sauce, que ce soit du poisson, de la viande ou de la choucroute.

C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'avais plus aucun plaisir à me mettre à table. Le fait que j'allais sans doute maigrir n'était qu'une mince consolation. Un jour j'ai rencontré Lili par hasard en ville. Il était onze heures et elle m'a demandé :

- Qu'est-ce que tu fais à manger à midi ?

N'ayant pas envie de parler ordinateur je lui répondis :

- Je ne sais pas.

- Moi non plus, si on allait au restaurant ?

Idée lumineuse ! Je recommençais à avoir envie de manger.

J'espère qu'au restaurant, personne n'a fait attention à moi. Ils auraient pensé que je sortais tout droit de la forêt vierge, que je n'avais jamais vu une salade, des olives, des pâtés et des crevettes, tellement j'admirais cette richesse étalée là. Le repas était

merveilleux, nous avions commandé une bonne bouteille et comme nous avions des tas de choses à nous raconter, nous fûmes parmi les derniers à sortir du restaurant.

On n'allait pas se quitter comme ça. Nous décidâmes donc d'aller au cinéma et, à la sortie, nous n'avons pas pu résister à un salon de thé et à ses gâteaux crémeux. A la fin de la journée, nous nous sommes demandé pourquoi nous avions attendu si longtemps pour nous offrir ces plaisirs.

Rentrée chez moi, j'étais fatiguée, heureuse et je n'avais pas faim. J'allais me coucher immédiatement. Quand le lendemain j'appuyai sur le bouton de mon petit déjeuner, l'ordinateur me fit savoir qu'il y avait eu une fausse manœuvre et qu'il avait une autre commande en train. Je compris qu'il voulait me punir pour mes excentricités de la veille. Je me dis : il doit y avoir une manip pour tout arranger. Je propulsais la flèche à droite et à gauche. Je n'obtins que des indications menaçantes du genre « impossible de rétablir », « fausse manœuvre », « repassez par WEB » « fonctionnement interrompu ». Je ne me laissais pas intimider et continuais à faire exécuter des acrobaties à la souris et à la flèche et, à un moment donné, je ne sais pas comment, j'entendis le bruit qui précède toujours la livraison des repas. Youpi ! Je suis la meilleure. Je n'ai besoin de personne pour faire fonctionner le monstre. Je m'installai à la table de la cuisine et je vis arriver : un museau de cochon avec

des lentilles !

J'ai l'esprit large. Je n'ai jamais pensé que les Anglais étaient des tarés parce qu'ils mangeaient des saucisses grillées avec de la sauce tomate au petit déjeuner. Simplement, je m'abstenais. Mais lorsque je compris qu'on me servait là le repas que je n'avais pas pris la veille à midi, j'ai été prise d'une vraie rage. J'ai débranché l'ordinateur, pris ma veste, et je suis descendue au bistrot en face.

- Donnez-moi un café arrosé ! hurlai-je dans l'oreille du bistrotier.

- Comment ? dit cet homme qui ne m'avait rien fait.

- Un café arrosé. On pouvait commander ça de mon temps. Si vous ne savez pas ce que c'est, c'est un café avec de la gnole dedans.

J'avais bien conscience que ce qui le gênait, c'était qu'une femme commande ce petit déjeuner réservé normalement aux hommes. Je me juchai gaillardement sur un des tabourets et, de colère, je pris un œuf dur sur le présentoir.

Le pauvre bistrotier, anéanti, me dit :

- Installez-vous, je vais vous apporter ça à votre table.

Il pensait que cela pourrait me restituer un peu de respectabilité et, pour que cela ressemble un peu à un petit déjeuner normal, il ajouta un croissant. On ne peut pas manger un œuf dur avec rage, on s'étoufferait. Je m'étais donc un peu calmée et après avoir avalé ce petit déjeuner peu ragoûtant, je rentrais chez moi pour réfléchir. Je compris très vite que si je

ne voulais pas manger la soupe d'hier soir à midi, puis peut-être le petit déjeuner ce soir, il fallait que je fasse appel à mon fils. Il promit de venir à midi tout en m'informant qu'alors, il n'aurait pas le temps de prendre son repas, pour que je sois bien consciente de son martyre.

Un peu avant midi, mes réflexions avaient abouti à ceci : je n'aurais peut-être pas dû couper le courant, aussi je le remis. Je n'avais pas l'intention d'en informer Martin. Il arriva, mit en route. Je lui expliquai que la veille, j'avais mangé ailleurs et que maintenant, l'ordinateur voulait me faire avaler les repas d'hier.

- Je vais t'arranger ça, dit-il d'un air vainqueur.

Il commença à jouer de la souris : comme moi, il n'obtint que des mises en garde menaçantes.

- Tu as un de ces talents pour tout détraquer, ne put-il s'abstenir de me lancer, et je me dis : si tu savais qu'en plus j'ai coupé le courant !

Sa souris exécutait maintenant une vraie danse de Saint-Guy, les images et les inscriptions défilaient à une vitesse où, à mon avis, elles ne pouvaient servir à personne. Martin devint de plus en plus nerveux. Il avait exploré sans résultat toutes les possibilités, mais il n'abandonna pas pour autant. Et tout d'un coup, un petit bruit annonça l'arrivée du repas. J'ai eu juste le temps de penser : il est tout de même génial mon Martin, avant que ne jaillisse avec une violence inouïe un jet de ratatouille copieusement tomatée se répandant dans toute la cuisine. Nous regardions avec

effacement les quartiers de tomate et les rondelles d'aubergine glisser sur les murs, les vitres constellées et obscurcies par des rondelles d'oignons et de courgette. Par terre, une flaque de ratatouille rendait toute intervention périlleuse. Au vu d'un tel désastre, je m'attendais à ce que mon fils me prenne dans ses bras pour me consoler. Pas du tout, il m'engueula avec une âpreté que je ne lui connaissais pas :

- Tu es impossible, il n'y a que toi pour provoquer de tels désastres !

C'en était trop, je pris la fuite. Dans l'escalier, j'entendis un « Je reviendrai ce soir pour tout nettoyer », déjà bien assourdi.

Une fois dans la rue, je commençai à réfléchir calmement. La décision fut vite prise. Je remontai à l'appartement. Martin était heureusement parti. J'attrapai le premier sac venu, le remplis avec quelques vêtements et autres articles indispensables, montai dans ma voiture, et démarrai. J'étais consciente qu'il n'y avait qu'un endroit où aller : la vieille ferme à Andermont.

Cette ferme avait appartenu à mes grands-parents maternels et c'est moi qui, en fin de compte, en avais hérité. Nous y avions passé toutes les vacances tant que les enfants avaient été petits. Puis, ils avaient tous quitté la maison, et nous n'y étions plus allés que très rarement avec mon mari, impatients de faire alors la connaissance d'autres lieux. Depuis la mort de mon mari, je n'y avais plus mis les pieds. J'avais toutefois

gardé assez d'affection pour ce lieu, pour résister à toute offre d'achat.

La maison d'Andermont est située un peu en dehors du village. Devant, il y a un petit jardin qui n'est plus du tout entretenu, mais où fleurit encore, chaque printemps, un lilas. Derrière, il y a un vaste terrain herbeux, et tout au fond une espèce de hangar que nous n'avions jamais utilisé vraiment. Le portail était déglingué, la clé que je conservais sur le lourd trousseau ne servait à rien. Quand je me mis à ouvrir la porte de la maison, mon cœur battait la chamade. Qu'allais-je trouver ? Je m'attendais à beaucoup de poussière. Je ne fus pas déçue. Par ailleurs, j'étais plutôt agréablement surprise : dans la cheminée il y avait, entassées avec soin au dessus d'un journal, des brindilles et des petites bûches, les allumettes étaient à côté. Je me souvins que lorsque nous partions, nous laissions la cheminée « accueillante », pour qu'on ait tout de suite une chaleur de bon aloi. Ce souvenir me touchait et je compris que j'avais fait le bon choix. Les enfants avaient passé tant de journées heureuses ici à courir dans la forêt et dans les champs, à construire des cabanes, par terre ou dans les arbres, à ramasser des fraises ou des mûres et à se cacher dans la vieille grange ! Bon, ce n'était pas le tout, la sentimentalité ne réchauffe pas, il valait mieux allumer le feu.

Célestin, le voisin, tout vieux, tout tordu, ne tarda pas à frapper à la porte. Il me connaissait depuis mon enfance.

- Quel plaisir de te voir Olivia, tu aurais dû me prévenir, j'aurais chauffé la maison et levé la poussière.

Cela aurait été trop long de lui expliquer que j'avais fait le voyage sur un coup de tête.

- Ben, je vais te couper un peu de bois et puis je t'apporte un peu de pain, du fromage et du lait, comme ça tu pourras attendre demain pour aller au village, la nuit tombe tôt.

Cela n'avait pas été dur de m'installer, il y avait tout ce qu'il fallait, le feu avait bien pris et j'avais trouvé un bon gros édredon pour être bien au chaud dans mon lit. Avant de m'endormir, je me rappelais que c'était la saison des châtaignes et des champignons et qu'il devait y avoir encore quelques mûres. Je ne m'ennuierais pas.

Après les semaines de stress avec l'ordinateur, je trouvais la tranquillité du lieu merveilleuse : le matin j'allais au village faire les courses et saluer les vieilles connaissances. On se tenait mutuellement au courant de ce qu'étaient devenus nos enfants et petits-enfants le cas échéant. Puis je me mijotais tranquillement mon repas de midi. A la ville, je n'aimais pas passer trop de temps à faire la cuisine, mais après l'ordinateur, je trouvais merveilleux de surveiller des plats qui mijotaient pendant des heures et de sentir l'odeur des pommes qui cuisaient dans le four. Car tout se passait dans la cuisinière à bois, qui me servait également de chauffage.

Je n'avais pas pris de lecture, les mots croisés et la

presse locale ne remplissaient pas vraiment mes soirées. Quand il y avait un beau documentaire à la télé, avec des animaux ou des paysages, Célestin, pensant que c'était assez intellectuel pour moi, osait m'inviter à passer la soirée chez lui. De mon côté, je l'invitais à partager mon repas quand j'avais fait une bonne tarte ou un bon rôti. Lors d'un tel repas, j'ai voulu lui expliquer mes soucis avec l'ordinateur, mais je lisais une incompréhension si complète sur son visage, que j'eus peur qu'il doute de l'intégrité de mon cerveau.

Un jour, en revenant des châtaignes, il me vint l'idée d'aller voir ce qu'il y avait dans la vieille grange. Je pensais y trouver des paniers où stocker mes récoltes ; rien de tel, mais dans la vieille armoire je trouvais deux piles bien rangées : l'une de catalogues et l'autre d'almanachs Vermot.

Les catalogues étaient ceux de ManuFrance - La Manufacture Française d'Armes et de Cycles de Saint Etienne. Je souriais. Je me souvenais que dans mon enfance, j'avais vu les cultivateurs penchés pendant des heures sur ce catalogue, choisissant les articles qu'ils allaient commander ou rêvant à ceux qu'ils ne pourraient pas se payer. Ils ne s'intéressaient pas uniquement à ce qui pourrait leur être utile, ils admiraient les armes, les outils et les cycles en dehors de toute volonté d'achat. Puis, ils en discutaient longuement entre eux, ils étaient capables de passer toute une soirée en famille à commenter tous les

détails des articles du catalogue.

Quant aux exemplaires de l'almanach Vermot, classés par date en commençant par l'année 1920, je les emportais dans la maison. Ils devinrent les compagnons agréables de mes longues soirées solitaires. C'était un régal de lire les recettes d'infusions de toutes sortes, d'emplâtres qui guérissaient presque tout, j'apprenais à quel moment il fallait planter quelle fleur, quel légume, dans quelle phase de lune il fallait semer les salades pour qu'elles ne montent pas, comment il fallait tailler les arbres fruitiers. Mais ce qui me branchait le plus, c'étaient les proverbes : souvent je riais toute seule en les lisant ; Célestin les connaissait tous. Quelques-uns auraient mérité d'être plus connus.

Les jours diminuaient de plus en plus et les soirées, malgré ces lectures, devenaient de plus en plus longues. Heureusement, le brave Célestin m'avait coupé suffisamment de bois pour chauffer toute une année, mais je commençais tout de même à me demander comment j'allais passer l'hiver ici. Un jour Célestin, si discret d'habitude, vint taper des deux poings à la porte et se précipita à l'intérieur comme s'il avait le diable à ses trousses :

- C'est la Marion qui arrive, elle était à l'épicerie pour prendre des provisions.

Quelle joie ! Ma fille arrivait ! Très vite j'étouffai ce sentiment qui m'avait envahie : « Ah, ils l'ont envoyée pour me faire revenir, ils ne peuvent pas se passer de moi. Vous me prenez pour une petite vieille à moitié

gaga, vous croyez que je vais bouffer jusqu'à la fin de ma vie votre pâtée d'ordinateur à heures fixes, comme à l'orphelinat ? Vous avez essayé de me mettre dans une statistique, de m'assimiler à 80 % de cons ! Y a-t-il quelque chose de plus humiliant que d'être conforme à une statistique : plus d'individualité, plus d'invention, de rigolade ! Moi je les déteste vos statistiques, comme je déteste vos codes à l'entrée des maisons et vos cartes vitales, je hais les portables qui éloignent les gens les uns des autres, les empêchant de se voir, de se sentir et de se toucher. Votre Internet, vous pouvez vous le garder : maintenant quand on paie, on ne voit même plus les billets qui foutent le camp.

Vous avez voulu me séparer de mon petit Hervé, parce que vous êtes jaloux ! Vous verrez, ça va lui manquer les petites crèmes au citron que je lui préparais, pendant qu'il me confiait des choses dont vous n'avez jamais rien su !

J'étais lancée, je ne pouvais plus m'arrêter.

Et si vous continuez à m'embêter, j'épouse Célestin !

J'aurais dû faire de la politique, je suis tellement convaincante que je suis à deux doigts de croire moi-même à toutes ces insanités que j'invente.

Arrivée à ce point de mes réflexions, je vis Marion sortir de sa voiture, tomber dans mes bras.

- Oh ! maman, que je suis contente de te voir. J'ai pris la fuite de chez moi et si tu veux bien m'héberger pour le week-end, je pourrai peut-être refaire surface !

Il ne s'agissait donc pas du tout de moi, il faudrait peut-être que je perde l'habitude de monter prématurément sur mes grands chevaux, ce n'est pas bon pour les nerfs. Elle continua :

- Je n'en peux plus : Ben fait toute la journée des mamours à sa bonne amie au lieu de travailler pour le bac, Hervé m'a volé de l'argent dans la caisse du ménage - bien sûr, ai-je pensé, il ne peut plus manger chez moi - et la petite Edith fait des cauchemars toutes les nuits, elle ne nous laisse pas dormir et alors Albert - le mari - est de mauvaise humeur. Vraiment, il me faut un week-end au calme.

- As-tu, au moins, dit où tu es ?

Ce que je peux être ridicule, moi qui suis partie sans rien dire à personne.

- J'ai laissé un petit mot pour les informer que je m'inscrivais sur une liste d'attente d'un asile d'aliénés, Albert comprendra.

- Comment as-tu su que j'étais ici ?

- Maman, rappelle-toi, depuis que je suis petite je sens toujours les choses.

C'est vrai, déjà petite fille elle avait une intuition extraordinaire, elle savait souvent les choses avant nous.

C'était le vrai bonheur. Marion, qui se souvenait de ces lieux de ses vacances enfantines s'était vite installée. Puis, après avoir mis en route un bon repas, nous nous sommes assises toutes les deux devant le feu de cheminée. Nous avons mille choses à nous

dire, nous avons parlé de tout, sauf d'ordinateurs. Depuis combien de temps n'avions nous pas pu parler ainsi, longuement, intimement ? D'habitude il y avait toujours un ou plusieurs enfants par là et nos conversations sérieuses étaient vite interrompues, sinon arrêtées par un « Maman, je ne trouve pas mes chaussettes » ou « Lui, m'a pris mes rollers » et « Il faut que tu signes ce papier, le directeur veut te voir ». Non, depuis la naissance de ses enfants, nous n'avions plus jamais pu rétablir l'harmonie profonde qui a toujours existé entre nous.

Le lendemain matin, nous nous sommes levées de bonne heure et avons fait une longue promenade dans la forêt. Nous étions revenues avec un plein panier de champignons et un gros sac de châtaignes. J'étais vraiment heureuse quand Marion a proposé d'aller au restaurant à quelques kilomètres de là et d'inviter Célestin. Il s'est d'abord fait prier, mais Marion a su le convaincre et nous l'avons vu arriver cravaté, avec son costume noir, réservé d'habitude aux enterrements.

Ce soir-là, je montrai à Marion les richesses littéraires trouvées dans la vieille armoire. Elle était enchantée et proposa un jeu : nous chercherions dans les almanachs les proverbes les plus rigolos et chacune essaierait de battre l'autre en vitesse pour réciter sa trouvaille.

Marion : « Jusqu'à Saint-Fornicule ne te découvre pas le cul, à la Saint-Sigisbé, sans crainte forniquez ».

Moi : « Le pape n'a pas de soupape et la soupape a

un pape ».

Marion : « Ce n'est pas parce que le cabri fait des crottes comme des pilules qu'il est pharmacien ».

Moi : « Les morveux veulent toujours moucher les autres ».

Marion : « La fidélité est une démangeaison avec interdiction de se gratter »

Moi : « Beaucoup de gens disent la vérité : les enfants, les fous et les ivrognes »

Marion : « Si les chiens chiaient des haches, ils se fendraient le cul »

Moi : « Sans les fous et les sots, les avocats porteraient des sabots », etc.

Nous avons tellement ri que nous ne nous sommes seulement aperçu de l'heure que lorsque nous commencions à avoir froid. Nous avons oublié de garnir le feu.

Le lendemain, nous avons encore eu une journée merveilleuse. Au retour de promenade, en fin d'après-midi, je surpris Marion en train de rassembler ses affaires dans son sac de sport. Elle se tourna vers moi et dit :

- Cela ne te dirait pas une petite virée en ville pour embrasser tes petits-enfants et pour voir ce qui se passe dans ton appartement ?

Et négligemment elle ajouta :

- Martin a démonté l'ordinateur et j'ai tout remis en place comme c'était avant.

Gentille Marion. Elle voulait m'éviter cet épisode

humiliant, où on sait qu'on ne pourra plus continuer, mais, par orgueil, on ne se décide pas à arrêter.

Rassembler mes affaires, remettre un peu d'ordre, éteindre le feu dans la cheminée, et fermer la maison, ne nous a pris que quelques minutes. Après un rapide au revoir à Célestin, nous sommes parties dans la voiture de Marion. Elle enverrait les jeunes pour récupérer la mienne.

Nous avons roulé quelque temps en silence. Puis, le sujet n'étant plus brûlant maintenant, j'osais demander :

- Qu'a fait Martin de l'ordinateur ?

Marion se mit à rire :

- Il a commencé par l'installer chez lui, croyant faire plaisir à sa femme. Tout de suite, il avait prévenu que personne, sauf lui, n'avait le droit d'y toucher. Lucie disait à qui voulait l'entendre qu'il souffrait du syndrome de la ratatouille. Mais cela n'a pas marché : quand il a été envoyé pour quelques jours en déplacement, il fallait bien qu'il renonce à son monopole de manipulateur. Par ailleurs, sa Lucie n'était pas enchantée du tout. Quand quelqu'un arrivait un peu en retard pour le repas, il devait se contenter de manger à toute vitesse ce qui restait du plat principal, avant qu'il soit évacué, bien content encore de n'être pas arrivé au moment du dessert. Quand les enfants rentraient de l'école, ils réclamaient le frigo supprimé qu'ils avaient l'habitude d'ouvrir avant même de s'être déshabillés, pour trouver

quelque gourmandise à se mettre sous la dent avant le repas. Finalement, ils sont revenus à l'ancien régime et Martin a installé l'ordinateur dans la chambre des enfants qui, très à l'aise avec l'informatique, y compris le plus jeune de 6 ans, se régalaient à commander leur goûter.

J'étais vraiment heureuse que ce cadeau, qui à l'origine m'avait été destiné, garde tout de même son utilité. Il est vrai que j'appris plus tard que même dans la chambre des enfants, l'ordinateur avait quelque inconvénient : tous les jours, les enfants du quartier venaient faire la queue pour se commander leur goûter, de toute évidence plus apprécié que celui qu'on leur donnait chez eux.

Le chat

Lucienne Bercy

Bordeaux

J'ai rencontré un chat pervers, un noctambule, un assassin. On croit que ça n'existe pas, jusqu'au jour où on en croise un qui capte notre regard dans ses yeux jaunes. Il ne m'a pas tuée, non, je dirais plutôt qu'il est entré dans ma vie sans effraction, sans grande attention même, juste par séduction. Il n'avait pas l'air méchant, ni quémendeur, plutôt guetteur et patient. Affectueux ou distrait selon son humeur, mais toujours séduisant. Il parcourait les rues, traversait les maisons hospitalières, y séjournait parfois le temps de caresser un meuble ciré ou une paire de jambes alanguies débordant le canapé.

Je le croyais innocent, incapable d'aucune action répréhensible et lorsqu'il a sauté sur ma fenêtre, je l'ai admiré. Il s'est tenu assis, parfaitement immobile et paisible, les pattes encerclées dans sa queue. La dignité féline en personne.

Je l'avais souvent croisé dans le quartier. Il allait son chemin et moi le mien. Mais ce jour-là, sur le bord de ma fenêtre ouverte, il avait décidé de m'observer. Sans toutefois consentir au moindre miaulement pour amorcer le dialogue. Figé. Enigmatique. J'ai tendu la

main pour le toucher. Il a aimé. Il en a redemandé.

Un soir, je l'ai invité à partager le meilleur de mon repas. Alors, le seigneur s'est régalé, s'est toiletté, puis, m'ayant gratifiée de son regard jaune attendri, a avisé la sortie. En deux bonds, de la fenêtre au jardin, il a disparu dans l'ombre des tilleuls.

Il est revenu plusieurs fois avec, dans la démarche nonchalante, une sorte de conscience sereine et ce rien de condescendance qui me fascinait.

- Je viens te voir puisque tu y tiens, semblait-il murmurer entre ses vibrisses frémissantes.

Et je noyais irrésistiblement mon visage dans sa belle fourrure tigrée. Il allongeait sur moi ses pattes de velours et ronronnait à fendre le cristal de mon âme. Parfois, il s'installait dans mon lit pour une grande partie de la nuit. Et voluptueusement se lovait entre mes draps.

Seule son horloge biologique lui dictait l'heure du réveil. Entre deux heures et quatre heures du matin, ses premiers rugissements commençaient à m'effrayer. Il arpentait nerveusement la chambre, le cou tendu comme un canon et de sa tête guerrière, projetait deux yeux comme des lance-flammes. Dans l'urgence, j'ouvrais précipitamment la porte ou la fenêtre. Et il disparaissait. Pour un temps variable, un jour, une semaine, un mois. Il allait et venait au gré de ses activités de chat sauvage dont j'ignorais tout. J'en ai pris mon parti. Ses bizarreries mêmes étaient devenues ma routine. Il n'était qu'un chat tendre et fantasque

auquel je ne devais pas accorder trop d'intérêt. Pas plus qu'à ses visites anecdotiques et ses caprices de star.

Puis, il s'est absenté beaucoup plus longtemps. Je ne m'en souciais pas. Je pensais qu'il avait dû trouver ailleurs un gîte plus douillet, une hôtesse plus généreuse.

C'est alors, qu'un matin de printemps, je l'ai deviné dissimulé parmi les branches fleuries de la haie de troènes. Je me suis approchée furtivement pour observer les détails de sa physionomie et de son activité. Tout d'abord, j'ai enregistré l'œil brillant et le poil soyeux sur une belle rondeur qui attestait la parfaite santé de l'animal : constat rassurant.

Et puis, j'ai découvert le reste : ces contractures légères à l'avant de son corps pris dans un joli mouvement ondulatoire qu'accompagnaient les craquements sournois de ses mâchoires affairées, un nid vide près de lui et quelques plumes duveteuses sous ses pattes. Il venait de terminer son festin d'oisillons.

Quand j'ai voulu le retirer de sa branche, il a hérissé son pelage et, bondissant d'un coup sec sur ses quatre pattes soudain raidies, il m'a craché à la figure.

S. le Magnifique

Clotilde Cousin

Kergonan

Quand je vois dans la glace mes dents jaunes, longues et mal chaussées, je n'aime pas l'image, mais c'est comme ça. L'Appendice est parti et j'ai du mal à conduire ma vie.

J'ai rencontré S le Magnifique le 4 juillet. J'étais toute maigrie et très déboussolée de ma rupture récente avec l'Appendice. Oui, l'Appendice venait de me quitter pour une autre après vingt-trois ans de vie conjugale, mais il continuait à rester accroché à ma vie. J'étais rongée et je cherchais le permis de me conduire, l'autorisation au changement, la non crainte, le stop angoisse.

Petit festival dans les champs à Kergomar. J'y étais un peu perdue, parachutée dans une nouvelle liberté que je ne savais comment apprivoiser. Il faisait nuit et, dans la pénombre où l'on nous a présentés l'un à l'autre, déjà S le Magnifique jouait. Il ne voulait pas connaître mon nom, il m'a nommée « Rubis » et il était « Nougat ». *Je ne te donne pas mon numéro de téléphone car je ne le connais pas par cœur, il est noté dans mon téléphone resté dans la voiture ou dans mon répertoire papier à la lettre « M » comme Moi.* Je lui ai donné le mien.

Bref échange dans la nuit, dans l'ivresse. Il était fin saoul et il me trouvait très chouette. A la fin de la musique, je suis rentrée me coucher. Le lendemain, après un petit dîner de boîtes de conserves bien arrosé chez mon beau-frère, j'ai été surprise, tout d'un coup dans la soirée, de ressentir de la déception : mon téléphone n'avait pas sonné. L'homme rencontré la veille m'avait oubliée. Et pourtant, j'étais chouette. Il l'avait dit, chouette, et m'avait fait croire que j'étais regardable. Alors, je suis retournée au festival dans les champs, dans la nuit noire, et quand je suis arrivée, c'était encore la fin de la musique.

J'ai cherché partout l'homme qui me trouvait chouette. Je ne le trouvais nulle part. En passant, j'ai voulu rire de moi avec le marchand de bonbons qui essayait de rassembler ses nougats et autres sucreries :

- Ça marche le nougat ?

- Bof, pas terrible.

- Et bien, tu vois, moi, je suis venue ici parce que je cherche quelqu'un qui s'appelle Nougat et je ne le trouve pas. C'est pas terrible non plus.

- Mais il est là !

Je n'y comprenais plus rien. Comment le marchand de bonbons pouvait-il savoir que quelqu'un dans ce champ était le Nougat que je cherchais puisqu'il était juste le nougat de la Rubis que j'étais ? D'abord, j'ai cru que monsieur Bonbon se fichait de moi, mais non. Il était sérieux. Il insistait :

- Si, si, je t'assure, il est là. La preuve : je vais te dire qui tu es. Tu t'appelles Rubis.

Je nageais en pleine émotion. Je rêvais éveillée. Alors j'ai refait le tour du champ. J'ai cherché mon Nougat dans les yourtes, sous la scène, à la buvette, partout. En vain.

Dépitée, je suis revenue vers monsieur Bonbon :

- Mauvaise pioche, monsieur Bonbon. Nougat n'est pas là.

- Mais si, je viens juste de le voir. Ici. Il y a à peine deux minutes.

Et plaf ! Sortant titubant d'un chiotte de l'ombre, toilettes sèches sans doute, « le Magnifique » est apparu.

On s'est tombé dans les bras. Je lui ai dit tout de go :

- Je suis venue te chercher et je t'emmène.

Je n'ai pas réussi à le porter sur mon dos pour aller jusqu'à la voiture. Il était pieds nus comme la veille et toujours bourré. Dans la voiture, je me suis rendu compte qu'il sentait mauvais, je lui ai dit : - Tu sens le bouc, et arrivée chez moi, je lui ai proposé la douche, constatant qu'il était beaucoup plus que bourré.

Après douche et quand même un peu de discussion, on a décidé de passer ce qui restait de la nuit dans le même lit. J'étais très troublée. Etre dans les bras d'un inconnu, j'avais du mal. Ça me bouleversait totalement car je ne pouvais pas m'empêcher de penser à l'Appendice. Mais Nougat

comprenait bien. Il était doux et attentif. Je le sentais sincère quand il disait qu'il voulait vraiment qu'on ait une chance tous les deux et qu'il me donnerait le temps.

Le matin, au petit déjeuner, j'ai vu que ses mains tremblaient. Il avait du mal à viser le verre pour y couler le jus d'orange.

C'est comme ça que je me suis retrouvée dans ma vie urbaine, le lundi matin, avec ce Nougat dans la tête, cet homme qui me faisait du bien, cet homme alcoolique, désocialisé, presque clochard. J'avais quatre jours de délai pour réfléchir avant de le retrouver. Je devais lui dire STOP. Oui, pas de durée à cette relation. C'était trop dangereux, trop bancal. Je sortais à peine de l'Appendice. J'avais pris un telle claque. J'avais besoin d'être entourée de gens solides, sobres, clairvoyants, sains.

Le vendredi, j'ai retrouvé Nougat et j'ai dit Stop.

Le samedi, le vide de ma vie était immense. Nougat me manquait. J'avais besoin de compter pour quelqu'un. J'avais besoin de Nougat puisque c'était lui que j'avais rencontré. Je suis allée le retrouver et je l'ai adopté pour l'été. Il était séducteur et séduisant, clochard et noble, drôle et attentionné. Je le trouvais fort, brillant, intelligent. Bien souvent, dans le courant de l'été, j'ai dit : « Jamais personne ne s'est aussi bien occupé de moi. »

Et puis l'été a pris fin, la vie urbaine a repris, le boulot, beaucoup de boulot, car depuis le départ de

l'Appendice, j'étais seule pour affronter des charges trop lourdes. Mais j'étais en forme. Je voulais faire face et surface.

Nougat a choisi de venir avec moi en ville et il a su négocier pour que j'accepte. On y croyait tous les deux. On avait envie d'y croire, même s'il s'agissait plutôt de son choix que du mien...

A Rennes, des grains de sable ont commencé à rayer le lustré de notre conte de fée. On se découvrait, et moi, je découvrais à quel point il était dépendant de l'alcool. Il le découvrait aussi ou alors il ignorait qu'il le savait déjà.

Je ne sais toujours pas qui était Nougat. Je ne connais de lui que des morceaux de vie disparates qu'il a racontés. Il était bon conteur. Un jour j'ai entendu : « je suis veuf ». Un autre jour, j'ai entendu : « quand j'étais gosse, j'étais surdoué ». Ou alors la guerre en Israël, obligé de s'engager alors qu'il était si jeune. Sans oublier son expérience de vie avec les manouches, ses passages dans le théâtre, sa rencontre avec le bouddhisme, sa quête de spiritualité. J'avalais tout. Petit à petit, Nougat devenait S. le Magnifique.

Je ne sais toujours pas qui il est, mais il savait tout de moi. Je lui avais tout montré : la femme fière, courageuse, sincère, celle qui se mettait la tête à l'envers en faisant des excès excessifs, celle qui avait peur parce qu'elle ne savait ni quand ni pourquoi ça allait tomber.

Les grains de sable, peu à peu, se transformaient en

rochers. J'essayais d'en parler avec ma manière à moi qui ne sait pas parler posément sans s'emballer. J'aurais voulu qu'on ne s'arrête pas, j'aurais voulu qu'on se parle, qu'on échange. Je croyais qu'on avait de bons atouts, la confiance, l'intelligence, l'amour. J'avais une grande envie de vivre auprès de lui et j'étais persuadée qu'on allait se grandir l'un l'autre. Je pensais à lui faire de la place dans ma vie, dans ma maison. Je voyais bien ces écarts de nos vies, ce fossé immense mais rien d'impossible. Je voyais sa grande sagesse, son intelligence, sa magnificence et j'avais confiance.

S. le Magnifique a énoncé la solution : nous sommes incompatibles, il faut que l'on s'arrête là, inutile d'aller plus loin. Il est aussitôt reparti se saouler dans ce bled de misère qui n'est qu'une grande gueule de bois collective où les bistrotiers gagnent leur vie rangée sur la détresse du monde. Et moi, comment supporter d'imaginer un homme si brillant dans cette décharge ? Alors, je l'ai cherché pendant des jours et des jours et je l'ai ramené à nouveau et est-ce utile de préciser qu'il était saoul plus que jamais ?

Je l'ai pris en main. J'étais un peu lasse de ses racontages d'homme ivre que j'avais entendus une fois au mieux et dix au pire. Mais il valait bien que je m'occupe de lui, le Magnifique, il m'avait mise à nu en un rien de temps, il m'aimait et il brillait.

Pas de géant : il annonçait qu'il allait partir en cure. Il m'avait déjà trompée à ce sujet, et aussi en dépensant chez les bistrotiers l'argent que je lui prêtais,

mais on ne peut pas en vouloir à un alcoolique. C'était doux ces moments d'avant la cure. J'avais confiance. On parlait *maladie*, plus besoin de prétextes bidons, de mensonges pour courir au bar le plus proche combler son manque. Je l'accompagnais. Quand il cherchait trop sa dose, je sortais une bouteille de bière que j'avais prévue.

La cure a commencé. J'étais seule, fatiguée, et je voulais lui donner mon amour, mon énergie. Chaque jour ou presque, je lui écrivais, un dessin, quelques mots du matin avant le travail. La course bien souvent pour être près du téléphone, à l'heure où il risquait d'appeler. Il m'écrivait aussi, mais pas grand-chose, il était plus prolix à l'oral qu'à l'écrit. Je t'aime. Une fois, au téléphone, j'ai demandé s'il avait des projets. Oui, il en avait... et des super chouettes : les nez rouges, le tai chi, et visiter Prague avec moi.

On est allé à Prague, Tai chi dans la forêt et la neige, bonnes nuits de repos, belles journées de marche.

Il avait annoncé que très vite, après la cure et après Prague, il quitterait le bled à bistrots et lâcherait sa location d'un taudis qu'il n'avait jamais habité. Les jours et les semaines passaient et il n'en parlait plus. Je le bichonnais, j'étais aimante, douce. Massages. Petits plats. Câlins. Par moments, j'étais totalement envahie par des remontées de la rupture avec l'Appendice. Boulot, boulot, beaucoup boulot. S. le Magnifique : maison et solitude. Je l'ai vu descendre, déprimer :

mon mode de vie ne lui convenait pas, les canapés étaient inconfortables, jamais il ne trouverait sa place dans cet appartement, il ne proposait rien, il pensait à s'en sortir tout seul. Il demandait juste du temps, que je lui donne le temps de partir... Dans la méditation alcoolique, il redevenait un grand homme. Il y a un autre chemin, disait-il et je savais que sur les bords du chemin il y avait beaucoup de bouteilles à vider. C'est grâce à moi qu'il a recommencé à boire. J'étais trop épuisée pour l'aider. L'alcool est revenu à flot, il faisait en sorte que je ne m'en rende pas compte.

Un soir, je suis rentrée à 23h après une grosse journée de travail qui suivait d'autres grosses journées de travail et encore une fois, il avait mangé sans m'attendre et tout mangé. Le frigo était vide. Le plat que j'avais cuisiné le matin était vide. Mon ventre était vide. Mon courage était vide. Et lui, il était plein.

Je n'aurais pas dû parler, j'aurais juste dû être douce et patiente. On se serait couché, moi le ventre vide, on aurait dormi et le lendemain il m'aurait dit « Je n'ai rien réglé avec l'alcool, mais je vais encore essayer ».

Mais ce soir-là, je ne me suis pas contrôlée, ce soir-là, j'en ai eu ras la casquette d'être sous contrôle.

S le Magnifique me textote aujourd'hui sa bonne conscience, la peur qu'il a encore de mes gros bras et il me parle des huissiers. Drôle de façon de voir les choses : j'ai de petits bras et nos huissiers sont les lutins de la forêt. Il devrait le savoir, lui qui me connaît.

La vie continue et on n'y fera sans doute rien ensemble. Parfois je sens que mon besoin d'amour effraie les hommes.

Je m'engage devant moi-même et tous mes représentants à ne plus faire la tournée des bars du bled pour retrouver s. le magnifique mais je ne peux pas me retenir de me demander s'il m'étonnerait encore.

Isidore est assis

Monique Belloc

Pessac

Isidore est assis dans le sable. A ses pieds, la plage. Au loin l'océan.

Isidore est assis, comme chaque matin. Le regard sombre glisse sur les vagues, scrute l'horizon. Il attend le signal habituel d'une fumée. Il sait que dès que la volute paraîtra, il y aura ce grand bateau blanc. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Les pensées se pressent dans sa tête, s'entrechoquent. Des souvenirs lointains remontent à la surface. Il lui semble qu'il y a longtemps qu'il est arrivé là avec Joséphine. Une éternité... Il n'a pas les idées très claires. Des images furtives, des gens, tous ces *indigènes*. Joséphine qui le suivait partout, qui le soutenait lors de ses déboires. Où est-elle maintenant ? Joséphine, c'était la joie. Son rire résonnait dans la case qu'elle avait agrémentée à son idée. Tout ne lui plaisait pas à lui, mais elle paraissait si heureuse...

Isidore est assis. Il se souvient de ce jour où, laissant enfants et petits-enfants, ils sont partis de Bordeaux, pour une croisière à bord d'un paquebot bondé de touristes. A proximité de l'île, un canot avait amené quelques volontaires afin de la visiter. Ils

avaient été conquis de suite et avaient décidé de rester. Les *indigènes* les avaient accueillis si chaleureusement. Avec eux, ils vivaient de chasse, de pêche, de légumes ramassés dans leur jardin. Ils avaient de l'argent mais ne s'en servaient pas. Leur vie de Robinsons Modernes suffisait à leur bonheur. C'était ce qu'il croyait...

Isidore est assis. Il pense à sa Joséphine. Pourquoi a-t-elle disparu ? Depuis qu'ils sont arrivés sur cette île, il ne s'occupe plus du temps qui passe. Joséphine y était plus attentive. Après trois ans de cette vie, elle était devenue songeuse. Il avait remarqué qu'elle était un peu triste quand elle parlait des enfants, des petits-enfants, de leur famille qu'ils avaient laissée sur le quai. Elle ne venait plus aussi souvent avec lui sur la plage. Elle attendait ce bateau blanc qui les avait amenés. Chaque fois qu'il revenait, il débarquait de nouveaux visiteurs, et lorsqu'il repartait... Les yeux si clairs de Joséphine s'embaient...

Isidore est assis et Joséphine a disparu. Où est-elle partie ? C'est impossible qu'elle l'ait abandonné. Il entendait bien ce qu'elle disait, mais ça glissait sur lui. Il aurait dû l'écouter. Plus souvent. Ils auraient dû en parler ensemble. On ne peut pas disparaître sans motifs sérieux. Elle a disparu, mais pourtant il est certain qu'il ne lui est rien arrivé de sérieux. Il est persuadé qu'elle a voulu retourner vers son passé

Isidore est assis dans le sable. A ses pieds, la plage. Au loin l'océan...

Pour la énième fois, il regarde l'horizon, le bateau blanc qui fume, le canot qui approche. Les touristes qui débarquent. Alors il se laisse porter par une sorte de rêve. Joséphine descendrait. Souriante. Elle lui ferait un petit signe de la main. Il la retrouverait enfin, sans l'avoir vraiment cherchée. La petite voix intérieure qui lui dit qu'un jour elle reviendra aurait raison : ce jour serait arrivé. Isidore se précipiterait. Elle le rejoindrait. Ils s'embrasseraient. Ils resteraient muets. La petite étoile de bonheur brillerait dans les yeux clairs de Joséphine.

Isidore est assis.

Joséphine, à ses côtés, raconterait, en cherchant ses mots. En réalité, elle ne lui apprendrait rien, il sait d'avance ce qu'elle aurait à lui dire. Elle commencerait par parler de cette idée fixe de revoir les enfants, de ce désir d'abandonner leur petit coin de paradis, de cette peur de le décevoir, de ce sentiment de culpabilité. Un des voyages avait été le sien. Elle expliquerait comment, n'ayant aucun moyen de communication, elle avait attendu l'arrivée d'un canot qui déversait son monde de touristes, puis elle avait parlementé avec le capitaine, pris une partie de l'argent qui restait de leur croisière et payé un billet de retour sur le prochain bateau. Elle lui dirait à quel point sa décision avait été difficile à prendre, sans lui en parler, et difficile de surmonter le dégoût de sa tromperie envers lui. La torture. Mais l'envie qui la tenaillait était trop forte, elle ne pouvait plus attendre et son idée bien arrêtée devait

être mise à exécution. Isidore ne s'est aperçu de rien. Il n'allait jamais jusqu'au canot. Elle en avait profité, s'était embarquée.

Elle dirait que son voyage avait été difficile, et qu'elle avait pensé à lui qui l'attendait sur sa dune. Mais aussi qu'elle était si impatiente de revoir les siens !

Isidore est assis. Dans sa tête, Joséphine continue son récit. L'arrivée à Bordeaux, les questions qui fusent : « Pourquoi sont-ils restés si longtemps sans donner de leurs nouvelles » ! L'embarras qu'elle ressent, mais sa joie de revoir toute sa famille.

Joséphine a voulu quitter cette île, retrouver la « civilisation ». Elle ne reviendra pas. Elle devra vivre avec le regret de l'avoir laissé lui, sur sa dune et il ne veut pas qu'elle soit malheureuse.

Isidore se tourne vers la mer.

Isidore se lève. Pour la dernière fois, son regard sombre scrute l'horizon, le bateau arrive. Isidore se lève et se dirige vers le canot blanc qui aborde. Leur belle aventure est terminée.

Joséphine a gagné...

Epitaphes

Rosa Palamaris

Bordeaux

J'étais un Charlot. Il faut l'admettre, je ne peux pas dire les choses autrement, je ne vois pas. J'étais un Charlot. Peut-être même un peu triste. Enfin, rien de très notable de toute manière, rien d'inquiétant ou sortant de l'ordinaire. J'étais finalement très sage, assez médiocre même. Mais il ne s'agit en rien d'une critique virulente ou de nerfs à vifs. La médiocrité n'est qu'une moyenne, rien de plus... Et tout est si calme, tranquille. J'étais un Charlot et ce qui est sûr, c'est que tout me semble très loin maintenant, un peu déraisonnable pour tout dire. Et légèrement flou aussi, évanescents, comme s'il s'agissait d'une autre vie, laissée en arrière, portes condamnées, circulez.

Je m'appelle Victor Dupont. Oui, je sais... J'aurais aimé que l'on me donne un surnom - qu'il soit affectueux ou malicieux, peu m'importe - mais non, jamais rien. Je dois reconnaître que je suis ravi d'avoir pu éviter Vic, par trop ridicule, mais j'ai toujours espéré secrètement que quelqu'un m'appelle Tor. Demeure une petite faute d'orthographe mais à l'oral, il n'y paraît pas. Thor, c'est un bon Dieu celui-là. Un petit fond de destruction exotique, et le pouvoir, et la

force. Il y aurait eu de quoi se sentir régénéré, important ! Mais non, jamais. Thor avait dû passer de mode, oublié au fond de sa mauvaise humeur et finir comme un enfant boudeur. Tant pis. J'aurais quand même aimé une petite erreur, un bon mot involontaire, voire inconscient ; une simple incompréhension en somme. Mais pas d'erreur. Enfin, Tor Dupont, je l'admets, c'est difficile. Mes enfants eux-mêmes m'ont toujours appelé Victor. J'ai deux garçons, Octave Dupont et Bernard Dupont. Ils sont adultes maintenant et me ressemblent beaucoup. C'est de ma faute en fait ; je me suis séparé de leur mère trop tardivement. Je n'ai rien pu y faire et c'est trop tard. Ce sont de bons garçons malgré tout, aimants, on peut le dire, reconnaissants même. On ne se parle plus, on ne se voit plus, mais je les suis encore de loin en loin et ils n'ont pas changé. Je suppose qu'on a dû leur inculquer quelques principes et qu'ils ont fini par les assimiler et les mettre en pratique malgré eux. Je ne vois pas d'autre explication. Enfin, je ne peux pas être responsable de tout.

A l'époque, j'avais cinquante-deux ans et je les paraissais pleinement. J'avais de l'embonpoint, des cheveux déjà bien gris, enfin, une vague mèche que j'étais le mieux possible sur mon crâne chauve pour faire plus jeune, une peau raisonnablement flasque et des poils qui n'en finissaient pas de pousser et transformaient mon nez et mes oreilles en palmiers.

J'avais toujours un petit air contrit et mal fagoté en dépit de tous les costumes passés et repassés, les cravates rayées et les souliers vernis qui m'enserraient ces Bon Dieu de pieds bien trop larges. On aurait pu croire que je pendais à ma cravate en attendant qu'une bonne âme vienne me décrocher. Enfin, j'avais la tête de quelque un à qui on redemande trois fois le nom dans la journée... En réalité, je n'ai jamais été beau ni particulièrement intelligent. Mes professeurs me disaient toujours de poursuivre mes efforts, et de les redoubler. Et de garder courage, persévérer surtout. C'était gentil, je crois. Enfin, ce n'était pas volontairement injurieux en tout cas. Je ne peux pas vraiment leur en vouloir ; l'imagination a des limites. Que pouvaient-ils bien écrire ? « Victor Dupont est un être médiocre. J'ai mis six mois à l'identifier dans la classe et je n'en pense toujours rien. Il lui faudra beaucoup de courage dans la vie. Il en aura besoin... » Il fallait me laisser un peu de temps pour le comprendre par moi-même, c'est tout. J'étais lent ; j'ai mis des années. Bon Dieu, ce que j'étais con !

A cinquante-deux ans, l'étendue de ma nullité m'apparut. Une belle étendue de flotte ; l'océan et l'horizon en prime. Très esthétique. Cela laisse songeur, un brin abruti même. Là, en pleine face : l'illumination, le soleil de la nullité, et pas de lunettes pour s'en préserver. J'avoue que cela me fait sourire maintenant. C'est si loin. Et puis, je suis passé à autre chose ; je me sens léger, libre d'en rire, mais à

l'époque, non. C'était l'angoisse, la crise existentielle, la déprime. Enfin, il faut le reconnaître, être honnête : la période a été infiniment pénible mais salvatrice et je n'en serais pas là où j'en suis sans cela. C'est connu, si les épreuves ne vous tuent pas, elles vous rendent plus fort. Il y a eu un déclencheur quand même. Octave, mon aîné, allait devenir père et en toute logique, moi, j'allais être grand-père. Je sentais bien que cet Art allait complètement m'échapper. Il était drôle l'autre, avec son grand-père idyllique ! Quand on a occupé un rôle au cœur de la politique, que l'on a été injustement exilé et que l'on a résisté farouchement, d'accord. Quand on a été un illustre écrivain poursuivi et pleuré par des milliers de personnes le jour de son enterrement, d'accord. Quand on a jadis perdu un enfant et qu'on le pleure encore, d'accord. D'accord, on peut prendre un bambin sur ses genoux et lui raconter sa vie. D'accord, c'est dit. Mais quand il ne s'est rien passé, RIEN, que l'on n'a jamais vécu, vraiment vécu, et qu'il n'y a rien à raconter, que reste-t-il ? Je crois que j'ai ressenti ce jour-là pour la première fois un vrai sentiment, fort ; le genre qui attaque le ventre et la gorge, et puis les mains qui tremblent un peu, un peu humides aussi, un peu perdu. Mais j'aurais préféré que cela soit mon premier béguin plutôt qu'un face à face avec mon néant. Enfin, on ne peut pas tout avoir, et je n'avais rien, sauf un œuf coincé dans la gorge qui essayait bêtement d'éclore. Piteux. J'ai passé trois jours au lit, à couvrir sans bouger dès mon retour du travail. Et trois

jours, c'est long. C'est drôle, quand même, comme on peut être sensible parfois. Je n'ai plus ce genre de petits problèmes maintenant et Bon Dieu, bon débarras ! Je m'en passe volontiers et de mieux en mieux d'ailleurs. Les émotions, c'est trop crevant...

Au bout de trois jours, le petiot est sorti. Aucune plume blanche à l'horizon ; Ce n'était donc pas le vilain petit canard. Pour la grande révélation attendue, c'était foutu. La culture ne sert à rien, j'étais prévenu. Enfin, puisque je pouvais toujours me gratter pour me dégoter une plus belle année à raconter, autant l'inventer. Que pouvais-je faire d'autre ? Pour la politique, c'était trop tard ; pour le décès d'un enfant, j'ai préféré patienter encore un peu. Alors, j'ai décidé d'écrire un grand roman, une fresque historique qui se passerait pendant la Saint-Barthélemy. Un truc grandiose dont je pourrais être fier avec des monticules d'événements et de sentiments tragiques et épiques. Je le voyais déjà bien débordant, foisonnant en tous sens, très romantique. J'ai remplacé les séances de somnolence aiguë journalière par des heures au bureau, stylo en main. J'étais même un peu excité le premier soir, préparant mon fauteuil, prenant position confortablement, plaçant ma feuille bien au centre de l'espace, les cartouches de rechange à droite, légèrement en retrait, le cendrier à gauche, bien symétrique. Une légère excitation, vaguement sexuelle. Mais Grisette est venue ronronner sur mes genoux et je me suis vite calmé. Et puis, j'ai attendu. Ou plutôt,

j'ai cherché. Mes souvenirs historiques remontaient laborieusement mais me ramenaient toujours à moi-même. Inlassablement, je regardais la feuille et ne voyais que moi. Et que faire de moi ? Quelle pauvre matière... Autant dire que la feuille est restée blanche longtemps. Deux semaines pour être exact. Ensuite, j'ai eu une deuxième illumination : j'ai renoncé, d'un coup ; parfait.

Mais un brin d'élan n'avait pas totalement disparu. J'avais déjà pris l'habitude de passer mes soirées seul à mon bureau, caressant Grisettes qui léchait amoureusement mes poches de pantalon, souffrant de mon incapacité viscérale à exister, ne serait-ce qu'un instant, ne serait-ce que fictivement ! L'habitude était prise ; j'avais juste besoin de trouver une œuvre à ma mesure, plus petite peut-être, plus modeste, mais non moins éclatante. Une œuvre signée Dupont. J'en rêvais à ma table, passant les mains sur mon bureau, sentant les craquelures du bois et je souriais sans bien m'en rendre compte. Et il est bien vrai que s'il est assez profond, il y a de bons petits moments de désespoir à savourer. Enfin, je me suis donc décidé pour une nouvelle. Le format me semblait plus facile, la structure plus claire, prédéfinie ; je me sentais plus à l'aise, respirant déjà mieux, peut-être même un peu guilleret. Amusant, n'est-il pas ? Mais cela n'a pas duré. Oh, non. Une petite heure d'excitation puis la pointe au ventre, et la lame enfoncée qui remonte tout

doucement jusqu'à la gorge, tranchée d'un coup rapide. Et puis rien. Le sang et le vide. Le vide et le silence qui s'installe à nouveau, qui grignote chaque instant et exige son lot de souffrance. Et la page toujours blanche, cette garce ! Rien à lui faire cracher. Non, rien ; elle n'était pour moi qu'un miroir où percevoir mon intimité vacante. Et plouf dans l'abîme ! Alors, au bout de deux autres semaines, je suis retourné à mon lit faire un peu grincer les ressorts, pour la présence, quoi. C'était l'été, il faisait une chaleur horripilante. J'étais allongé, à poil, et passais mon temps à observer mon ventre, mes flétrissures et ma graisse téméraire rivaliser avec l'apesanteur ; et puis mes muscles avachis sur les draps moites et ma mèche collée à mon front. Rien que du beau !

Et puis, j'ai fini par émerger. Doucement, tranquillement, opiniâtrement. Peu à peu. Comme si les mots s'étaient insinués lentement en moi et m'avaient soufflé la réponse : je devais m'accepter, c'est-à-dire me résigner, pour m'accomplir. Je ne pouvais briller que dans la médiocrité choisie, retrouvée, enfin embrassée... En clair, il me fallait un objectif bien plus modeste encore que la nouvelle. Et j'ai cherché longtemps, conscient de l'enjeu, prenant les formes, les rejetant, hésitant encore jusqu'à ce que l'évidence s'impose : j'allais écrire mon épithète. J'étais tout content pour le coup, comme un qui a fait une bonne farce qu'on ne découvrira que plus tard et qui la savoure d'avance. J'ai bien fait ; un petit plaisir ne doit

jamais être boudé. Dès que l'idée s'est imposée, je me suis immédiatement mis au travail. Je sentais bien qu'il s'agissait là de l'acte qui changerait sûrement ma vie, qui lui donnerait enfin sens et peut-être même une singularité ! J'allais naître et j'en étais tout retourné, un brin niaiseux. J'allais faire mouche et on reconnaîtrait enfin en moi un Homme, à commencer par moi. Et j'ai immédiatement été très mauvais, enfin, médiocre. Des épitaphes à foison, des épitaphes empilées au fil des jours les unes derrière les autres et aucune trace d'originalité, de fantaisie. Néant. Mon bureau en était recouvert et Grisette, idée en tête, commençait à les gratter d'un peu trop près à mon goût. Il y avait visiblement consensus sur la valeur de la chose. On peut toujours essayer, mais on n'échappe pas à sa vie.

Grisette eu a beau se faire une petite régression et, ingrate, pisser partout son désaveu, cette fois, je n'ai pas renoncé. Bien au contraire. Tous deux étions si près du désamour qu'il fallait que j'agisse de toute façon, je n'avais plus le choix. Or, puisque l'inspiration ne venait pas, j'ai décidé de la conquérir. Et où mieux la cerner qu'au cimetière ? C'est ainsi que mes promenades journalières au Père-Lachaise ont commencé. Au début, je manquais encore complètement de méthode ; je me laissais aller au gré de mes caprices, attiré par la moindre fadaise, très amateur en somme ; un vrai flâneur... Évidemment, rien ne m'est apparu de très engageant ainsi ; j'ai

simplement mieux pris conscience de la mesure commune, réalisé ma pleine appartenance à l'espèce humaine. Quoique... Quelques familles semblaient bien mieux l'incarner : de la famille Crétin à Émile Lecul en faisant un petit détour par la sépulture Lapute, le ton de l'humanité était pleinement donné. Ne me restait qu'à le faire mien. J'ai fini par m'acheter un petit calepin pour noter soigneusement les épitaphes qui me plaisaient, en les rangeant consciencieusement par catégorie. Je peaufinais mes recherches, prenais note et m'en imprégnais scientifiquement pour mon œuvre à venir. Je progressais, me sentais même de plus en plus vivant ; enfin, vivant.

Aussi, la période d'exaltation la plus intense de ma vie débuta-t-elle. J'avais un but et il me souriait, s'approchait. Toute la journée, au travail, je pensais à mon épitaphe en train de prendre corps en moi, presque à mon insu. Et chaque jour, ému, j'attendais le moment de pouvoir me rendre au cimetière puis celui de me retrouver à ma table, seul, recopiant les épitaphes glanées, m'essayant à les mêler pour atteindre à une œuvre originale, résolument mienne. Et un soir, j'ai fini par trouver mon ton, mon épitaphe, mon œuvre maîtresse et mon destin : « Blanche Neige est un débris enfin seul ». Mon épitaphe, à moi. J'étais dans un état parfaitement indicible. L'instant le plus euphorique de ma destinée était en train de s'accomplir. Je m'étais inspiré de trois épitaphes que

j'avais aimées : « Enfin seul ! », « Blanche Neige ne t'oublie pas » et « Noble débris de la grande armée, chef de bataillon du 22^{ème} de ligne ».

Je m'enthousiasmais et me glorifiais enfin, me congratulais tout en me relisant inlassablement : « Blanche Neige est un débris enfin seul ».

C'était vraiment bon, original. Je pense que je devais avoir l'air d'un fou mais qu'importe. Enfin, j'ai fini par accepter de me dessaisir de mon œuvre pour mieux me retrouver : j'ai décidé de m'envoyer par la poste mon épitaphe afin que ma famille puisse la trouver sur mon bureau le jour dit. Que de plaisirs en attendant, assurés de mon prestige à venir ! L'honneur retrouvé ! Trouvé.

J'ai dévalé l'escalier, couru comme un dément et me suis fait écraser par un camion. Il y avait du vent ; la lettre s'est envolée. On a pleuré, on a fait un beau discours et, sur ma tombe, on a gravé : « En l'honneur de Feu Victor Dupont, qui fut consciencieux dans son travail, persévérant, un bon père et un bon époux. » Bref, je n'étais qu'un Charlot. On n'échappe pas à sa vie.

à mon frère Yorgo

Lou y es-tu ?

Dominique Coutand

Saucats

Lundi 27 novembre 2012,

18h35. Seule ! De mon bureau, je vois la nuit prendre lentement possession du jardin. Les ombres des arbres s'étirent et s'entrelacent jusqu'à ne faire plus qu'une. La pénombre s'installe peu à peu. Lou vient de partir pour trois jours, animer un séminaire sur la modélisation d'une hiérarchie des rapports basée sur l'étude du comportement d'une colonie de poules. Je suis seule pour la première fois depuis bien longtemps, la nuit tombe et je sens déjà monter ma peur. Je n'ai que ces quelques pages vierges pour me tenir compagnie, quelques pages à qui parler. Mon cher journal, tu es là pour m'accompagner et me rassurer, tu es le confident de mes angoisses.

Depuis cinquante-sept ans, j'essaie d'appivoiser ma peur, de la gérer. J'ai mis au point une multitude de tics et de tocs d'évitement : la veilleuse, qui me protège du monstre tapi sous le lit ; le verrouillage des portes, toutes les portes, surtout celles du placard : c'est extrêmement dangereux un placard la nuit ; l'illumination totale de la maison, de la cuisine au

grenier, le salon, la chambre et même parfois la salle de bains, dès les premiers signes d'obscurité...

J'écris pour exorciser cette peur imbécile. Aujourd'hui, mon cher journal, j'ai décidé de me battre et d'en finir avec la honte et l'angoisse, avec la souffrance et la torture des nuits sans sommeil. J'ai trois jours devant moi pour mettre le plan à exécution et ça marchera.

Soir 1, 19h58 : en premier, la maison. Je suis au milieu du salon, allongée sur la natte, les pieds face à l'escalier. Toutes les lumières sont éteintes à part ma lampe de poche. Dès que j'aurai fini d'écrire cette phrase, je vais poser le stylo, jeter au loin les deux piles de ma lampe torche et réapprendre ma maison... dans le noir.

20h30 : voilà. Pour commencer, j'ai appliqué les méthodes de relaxation que le psy m'a apprises : poser mes épaules, mon bassin, soulever le bras gauche et le laisser tomber. Allongée sur la natte, j'entendais mon corps dans l'obscurité... Imaginer du bien-être : *je suis au-dessus d'un grand lac bordé d'une immense étendue de sable blanc, perchée en haut d'un arbre.* J'étais plutôt bien, légère. Je sentais monter le pouvoir de décider, de forcer la nuit. Puis, je me suis sentie prête et je me suis levée, dos aux escaliers, j'ai avancé vers le bureau, mains en avant, à tâtons. On croit bien connaître les choses du quotidien, mais la nuit, elles prennent des dimensions surprenantes. Un pas, trois pas, six pas, pour atteindre le bureau que je croyais à portée de main ! Et la peur

déjà de retour, à chaque pas, comme si j'étais perdue dans mon salon ! J'ai posé les mains. Sur quoi ? je l'ignore. J'ai soufflé, j'ai cherché dans ma tête la plage de sable blanc et je suis repartie. *Il y a un fil invisible qui rampe le long du mur et contourne les obstacles. Laisse-toi guider.* Dehors, le vent s'est levé et s'est mis à souffler en rafales. A chaque craquement dans les poutres, je sursautais. *Ne te retourne pas !! Des yeux brillants pourraient te fixer dans l'ombre. Ne te dépêche pas ! Respire ! Y'a rien du tout ! Reprends le contrôle.*

Combien de fois un réveil numérique affiche-t-il le chiffre 1 entre 20h et 20h30 ? A 20h01 ; 20h10 ; 20h11 ; ça fait déjà 4 fois. Tout en faisant le décompte, j'ai fait le tour de la cuisine. 20h12 ; 20h13 ; 14 ; 15 ; 16 ; 17 ; 18, jusqu'à 20h19 ; ça fait 12 fois. Je suis quand même arrivée comme ça jusqu'à la porte de ma chambre. 20h21, ça fait 13. TREIZE FOIS !!!

Juste au moment où je faisais ce constat terrifiant, quelque chose a roulé sous mon pied droit. Il y a eu un cri rauque dans le noir, une cavalcade, j'ai hurlé et je suis tombée à genoux. Je ne savais plus du tout dans quelle direction était la porte. Et là, tout à coup, devant moi, deux yeux luminescents à 10 cm du sol et un grondement sourd. Complètement hystérique, j'ai filé à quatre pattes en sens inverse et pan ! j'ai pris le coin de l'armoire en pleine tête !

Me relever, longer le mur, le grondement s'était transformé en une espèce de sifflement. A tâtons, j'ai cherché l'interrupteur sur le mur. Lumière. Un millier

de papillons aux ailes d'argent dansaient dans la pièce. J'ai porté ma main droite à la tête, elle était maculée de sang. Je n'avais toujours pas tourné les yeux vers la chose, mais au fond de moi, je savais bien ce que j'allais découvrir. Pauvre Cocotte. Elle était blottie, tremblante, sur le lit. Elle se léchait le bout de la queue. Elle avait eu aussi peur que moi. Je me suis allongée près d'elle, je l'ai serrée contre moi jusqu'à ce qu'elle ronronne. Petit à petit, son petit corps vibrant contre le mien a apaisé mes tensions, ralenti mon rythme cardiaque.

Voilà, mon cher journal, cette première tentative n'est pas très concluante ni très brillante. Mais c'est tout de même une demi-victoire. Cocotte et moi sommes remises de nos émotions. J'ai soigné ma blessure à la tête, rien de bien méchant. La plaie a une drôle de forme, une petite fleur à treize pétales, toutes en forme de minuscules croissants de lune... Je vais manger une pizza décongelée devant *Les Bronzés* et essayer de dormir un peu. Tous les moyens sont bons pour trouver un peu de décontraction. J'ai bien compris que la peur ne se laissera pas dompter si facilement.

Mardi 28 novembre 2012,

5h30 : contre toute attente, j'ai bien dormi et ma tête va mieux. Dehors, la nuit enveloppe encore la maison. À l'intérieur, seule la lumière du salon est allumée, elle projette l'ombre de ma main sur le texte.

C'est assez incroyable mais je n'ai pas peur. Peut-être que ça va marcher ?

Soir 2, 20h : deuxième étape, Gertrude qui nous protège du froid, qui rend notre nid si douillet. Gertrude est une énorme chaudière à bois. Elle pète et elle siffle toute la journée et toute la nuit. Seulement, la chaleur, ça se mérite. Tous les soirs, corvée alimentaire : elle est vorace l'obèse ! Je n'y vais jamais seule. D'habitude, c'est Lou qui s'y colle ou qui m'oblige à l'accompagner. Hier, avant de partir, il l'avait bourrée pour la nuit, mais ce soir, il va falloir que je sorte pour la nourrir. Je me suis préparée à cette idée toute la journée.

Gaver Gertrude, c'est tout un rituel : enfiler le vieux manteau polaire, allumer la lampe au coin de la maison avant de sortir, une cigarette aux lèvres. J'y vais...

20h30 : je l'ai fait ! A peine sortie, j'ai passé la cinquième et foncé jusqu'au coin de la maison, bien droit, en regardant le sol dans la lueur blafarde de l'unique ampoule du jardin. PLOC ! Quelque chose est tombé sur ma tête et s'est mis à se débattre dans mes cheveux. Paralyse instantanée ! Le cri est resté coincé dans ma gorge. J'ai la phobie des insectes. Même le jour ! Et puis, d'un coup, c'est arrivé comme une crise d'urticaire, en plus violent ! Au lieu de me tenir tranquille, j'ai sauté, je me suis secouée et dandinée dans tous les sens. Exit le manteau. *Je ne le toucherai pas, pas question.* J'ai enlevé ma chaussure ! Je me suis donné

un grand coup sur la tête et j'ai frotté fort avec la semelle pour bien écraser la bestiole... qui a fini par rendre l'âme et lâcher prise.

Pauvre de moi ! Si ça continue, je vais finir à l'hosto. En réalité, c'était juste une punaise qui s'était brûlé les ailes au contact de l'ampoule. J'ai récupéré mon manteau, ma chaussure, ma cigarette et j'ai filé jusqu'à Gertrude. Lui ouvrir la gueule. Pas si facile ! Quand Gertrude a faim, son estomac n'émet pas que de simples gargouillis. Il gronde, craque. Gueule ouverte, la bête ressemble à un dragon. Ses charbons diffusent une lumière rouge sang, ses flammes sont des bras prêts à saisir le premier qui passe. Une bûche, deux bûches. Et toute mon énergie réduite à néant devant ce constat : il manquait la troisième bûche....

Dans mon dos, la forêt respire. Entre Gertrude et la forêt, le tas de bois. Ou je crevais de froid à partir de 5 h du matin, ou j'allais chercher cette bûche.

Un petit carré de côté 5 cm dans un grand carré. Entre le grand et le petit, une différence de $14\,400\text{ mm}^2$. Combien mesure le côté du grand carré ? Ça m'est venu sans réfléchir en arrivant au tas de bois. $14\,400\text{ mm}^2 = 144\text{ cm}^2$. J'ai attrapé une bûche au hasard et je me suis retournée sans regarder la forêt. $25 + 144 = 169\text{ cm}^2$ pour le grand carré. J'étais revenue devant la chaudière. Pour le côté, la racine carrée de $169 = 13$. TREIZE !!?

J'ai jeté la troisième bûche dans la gueule du monstre et au moment de lui refermer le ventre, mon

cerveau a enregistré une info stupéfiante : l'éclat sur le devant de la bûche ressemblait à une fleur. Sur une section de bûche, il y a très souvent un ou plusieurs éclats qui partent du centre vers l'extérieur. Là, je distinguais très nettement treize petits canyons en forme de croissants de lune qui s'ouvraient vers le fond de la bûche...

Je suis rentrée ventre à terre et j'ai beau retourner tout ça dans ma tête, pendant que j'écris, mon cher journal, je n'arrive pas à déchiffrer le message, car il y a un message, j'en suis sûre. Je ne crois pas aux coïncidences. J'ai mal au crâne et je sens la punaise, ma cicatrice d'hier soir me lance et ma peur a repris du poil de la bête, après ces vingt minutes de stress intense ! Mais je l'ai fait ! Ça fait du bien d'être de retour...

Ce soir, je n'ai pas le courage de faire ma petite séance de relaxation dans le noir.

Mercredi 29 novembre 2012,

5 h 15 : impossible de dormir cette nuit. Je crois bien que je n'ai pas fermé l'œil un seul instant. J'ai tapissé les murs et le plafond de treizes et de croissants de lune, mais rien. Je reste sèche. Je ne suis vraiment pas rassurée, car j'en suis arrivée à me persuader d'une chose : une entité me surveille, me provoque, m'envoie des signaux. Peut-être même est-elle déjà là, cachée quelque part ? Mais je suis toujours vivante. Est-il simplement possible que cette expérience la

dérange ? Que veut-elle ? Ces dernières heures, blottie au fond de mon lit, lumière allumée, sursautant aux rafales de vent, aux moindres craquements de l'armoire, j'ai eu parfois la sensation d'une présence, une vibration particulière de l'air. J'ai bien pesé le pour et le contre, je dois essayer d'établir un contact. Je tremble déjà rien qu'à l'idée que la troisième étape prévue dans mon plan anti-peur doit se dérouler ce soir dans la forêt.

Soir 3, 20 h 30 : la forêt. Tout à l'heure, Lou a appelé. Il va bien, il rentre demain matin. Je ne lui ai parlé ni de mes dernières nuits, ni de celle qui vient car j'ai eu peur qu'il cherche à me dissuader. C'est une histoire entre ma peur et moi. Inutile de te dire mon cher journal, que je ne suis encore jamais sortie seule en forêt, la nuit... Il fait un froid de loup, et c'est la nouvelle lune. Autrement dit, pas le moindre petit filet de lumière. Noir total dehors ! Ma petite fleur de lune sur le front commence à cicatriser. J'ai fait le plein de courage, je me suis gavée de chocolat et j'ai eu une bonne idée de t'emmener avec moi pour écrire ce qui se passerait. J'ai trouvé une autre idée : je ne vais écrire rien d'autre que des phrases de treize mots. Maintenant, je ne sais plus qui de ma peur ou de l'envie de savoir est la plus forte. Tu me tiendras compagnie dans les moments difficiles.

Harnachée comme pour un trek en Alaska : bottes fourrées, anorak, lampe frontale, journal (13)... Faire cinquante mètres au petit trot et à découvert pour

atteindre le pailler (13)... La petite voix dans ma tête proteste : « déconne pas, arrête ça, rentre maintenant » (13)...

Un : j'ai contourné le pailler et me suis assise sur un pneu... Deux : un grand silence percé de bruits discordants tombait sur la forêt... Trois : nous irons au bois, toi et moi sur un beau cheval blanc... Le hululement d'une chouette, la plainte éprouvante du vent dans les feuilles... Dans le cimetière des tondeuses, les spectres métalliques lugubres gémissaient : « laisse-nous tranquilles »... La petite voix a tenté une dernière incursion : « déjà perdu, n'insiste pas »... Les barbelés tendaient leurs mains aux doigts crochus, la forêt était aux aguets... Quatre, cinq, six, je ne sais plus, les feuilles craquaient sous mes pieds...

La peur ne me lâche pas : elle résiste et enfle peu à peu. Recroquevillée sur ma souche, je tente de fermer mon esprit aux sollicitations extérieures. Une sueur glacée coule dans mon dos, des aiguillons brûlants transpercent mes oreilles. Dans la pâle lueur de ma lampe, les arbres prennent des formes menaçantes. Un brouillard verdâtre rampe sur le sol, lançant vers moi ses bras tentaculaires.

Lou, où es-tu ? J'ai une de ces peurs !

Mercredi 29 novembre 2012, 20 h 15.

Au volant de sa voiture, Lou savoure la blague qu'il est en train de faire à Marion. Il n'aurait dû rentrer que demain mais il a réussi à avancer son vol à ce soir ! Un

peu plus tôt au téléphone, il a senti Marion préoccupée et il s'en est fallu d'un cheveu pour qu'il lâche le morceau. Mais en fin de compte, il a acheté une boîte de ses chocolats préférés et lui a réservé la surprise de son retour. Elle va adorer ça.

Un dernier virage, l'allée de gravillons... La voiture de Marion est à sa place. Dans la maison, toutes les lumières sont allumées.

- Marion ? Ohé, Marion ?

Pas de réponse. Lou fait le tour de la maison. Il fait froid. Une assiette sale traîne sur la table, avec des restes de pizza. Le nombre de pilules est intact dans le semainier. Elle a encore oublié de prendre ses médicaments ! Il sort. Dehors, Gertrude s'essouffle, elle n'a pas été rechargée ce soir. Il revient dans la maison. Visite toutes les pièces.

Marion est introuvable.

Où est-elle ? Où peut-elle être ? Le petit cahier rose n'est plus sur le bureau ! Dans la journée, l'endroit préféré de Marion, celui où elle se réfugie pour chercher l'inspiration, est la souche d'un vieux chêne, dans la forêt. Mais la nuit ? Elle n'est quand même pas allée là-bas en pleine nuit ?

Lou file maintenant vers la forêt. Très vite, il distingue une petite lueur du côté de la souche. Il avance sans bruit. Il est curieux de voir ce que sa femme peut bien fabriquer à une heure pareille au milieu de la forêt, alors que d'habitude, elle est incapable de faire seulement le tour de la maison pour

mettre du bois dans la chaudière dès que le soir commence à tomber. Recroquevillée sur sa souche, Marion semble totalement coupée de ce qui l'entoure. Il s'approche sans bruit et il voit qu'elle est en train d'écrire à la lumière d'une lampe torche.

Mon cher journal, sens-tu comme la vibration de l'air a changé ? Les feuilles ne bruissent plus, elles craquent, on dirait des pas, la chouette s'est tue. Treize mots ! hurle la petite voix. Oh je sens que c'est bientôt fini ! Quelque chose s'approche ! C'est là, derrière moi, je peux déjà sentir son souffle... Lou je t'aime...

Lou a délicatement posé sa main sur l'épaule de Marion.

- Non... NONNN ! OH... NOOONNNNNNNNNNN !!!

Marion ne voit plus rien, n'entend plus rien. Elle cogne de toutes ses forces, avec les mains, les pieds. Elle voudrait tuer la bête, mais la bête prend lentement le dessus et la serre maintenant dans ses bras. Au chaud.

- Marion ! Ma chérie ! Marion, calme-toi. C'est moi. C'est Lou ! Arrête.

Lou en a les larmes aux yeux, il ne voulait pas ça, pas comme ça.

- Allez, c'est fini ! Viens, on rentre... Il faut que tu prennes tes médicaments, tu sais.

Les voisins

Marie-Hélène Boisier

Frouzins

Ce qui m'avait tirée du lit ce matin là, ce n'était pas la bonne odeur du café préparé par Philippe, mais plutôt ce petit grincement lancinant qui venait de derrière la cloison de la chambre de bonne où nous habitions depuis quelques jours. Nous avions mis du temps à trouver dans Bordeaux un logement pas trop onéreux, afin d'y caser nos deux valises, une table de camping, deux tabourets et nos livres d'étudiants. On avait fini par dégoter celui-là, sur les conseils de ma marraine bordelaise. Elle nous avait hébergés quelques jours, le temps qu'on dénicher notre nid d'amour. Alors, quand ce petit deux-pièces, pompeusement baptisé « coquet T1 bis » nous fut proposé, nous l'acceptâmes rapidement. L'employé de l'agence avait précisé que l'immeuble était particulièrement tranquille. Le prix modique demandé par le propriétaire avait également motivé notre choix. Nous n'avions pas été très regardants sur l'épaisseur des murs, l'orientation des fenêtres ou la décoration. Le propriétaire nous avait dit, avec toute la « poésie » d'un bordelais de souche : « que les anciens locataires avaient « décanillé » la fenêtre de toit et qu'ils étaient

partis à la cloche de bois, lui laissant un mois de loyer impayé sur les bras. Il avait dû faire la réparation à ses frais et il ajoutait qu'il n'en ferait plus aucune dans l'appartement si c'était pour qu'on vienne encore lui « chibrer » son bien. Nous avons signé le bail et quelques temps plus tard nous aménagions dans notre premier domicile.

Effectivement, l'immeuble était paisible jusqu'au moment où l'on entendait ce qui se passait chez nos voisins. Nous ne les avons jamais rencontrés, mais nous connaissions tout de leur libido débridée. Ce jour-là, donc, ils étaient particulièrement en forme et leur lit n'en finissait pas de soupirer par tous les ressorts et de geindre, autant qu'eux-mêmes. .

Dès la première semaine, les signes avant-coureurs d'une présence fantômatique n'avaient pas tardé à se manifester. Une nuit, la fenêtre de toit s'était ouverte toute seule. Puis, un jour, à notre réveil, on trouva la porte donnant sur le corridor entrebâillée, alors que nous pensions l'avoir pourtant bien fermée. Les lattes du vieux parquet craquaient la nuit, comme si quelqu'un se déplaçait dans la pièce. Nous nous enfoncions sous la couette, morts de peur, en attendant que ça passe car nous n'étions, ni l'un ni l'autre, bien téméraires. Mon grand-père à qui j'avais raconté ces événements nocturnes, s'en amusait en me disant qu'il y avait « des choses qui existaient », en prenant l'air malicieux de celui qui en sait long sur les arcanes et les mystères de ce monde, avant de

reprendre notre conversations sur des sujets plus plaisants, autres que les manifestations parapsychiques dont nous étions régulièrement victimes.

Après quelques nuits agitées, nous en avons parlé au propriétaire qui ne voulait rien entendre et nous conseilla vivement d'arrêter les substances illicites, sous peine de dénonciation.

Nous avons alors décidé de faire seuls notre petite enquête. Nous avons posé un gros scotch sur la porte, une cale pour coincer la fenêtre et un tapis poudré de farine sur le sol. Pas de doutes, si un fantôme s'avisait de pénétrer, nous allions le découvrir illico, rien que par la trace de ses pas.

Ce matin-là, je sentais bien que Philippe avait les nerfs à vif. Il couvait une de ces colères qui bouillonnent en attendant le moindre prétexte pour éclater. Et l'éclatement ne se fit pas attendre : j'avais oublié les grattons chez sa mère et Philippe en raffolait. Lui qui avait tendance à l'embonpoint, elle ne manquait pas de me le gaver de gras dès que nous lui rendions visite. Je voyais bien dans les yeux de ma belle-mère tout le reproche d'une mère-poule dont on mettrait le poussin au régime sans maïs. Philippe m'avait formellement interdit de raconter quoi que ce soit sur notre visite spectrale et malgré mes yeux cernés, je devais afficher la bonne humeur que « Madame sa Mère » attendait de la petite amie de son rejeton adoré.

Donc, le soir, nous sommes retournés chez

« Maman » pour récupérer les fameux grattons. Elle nous a gardés à souper, prétextant que nous avions mauvaise mine. Sous-entendu : « Mon fils chéri, dépérit avec vous ! » Nous étions parfaitement calés pour huit jours en poussant la porte de notre petite chambre. J'anticipais avec effroi la nuit qui nous attendait. Tout était pourtant prêt pour débusquer le fantôme de la nuit, mais une peur lancinante s'emparait peu à peu de moi. Je me serrais un peu plus contre Philippe qui venait de s'endormir et ronflait du sommeil du juste, la lèvre se retroussant ostensiblement à chaque respiration. Le ronflement de Philippe était comparable à un réacteur d'avion au décollage. Je gardais donc l'œil ouvert un bon moment puis le sommeil me submergea. Au petit matin, horreur suprême, j'ai découvert des traces de pas enfarinés allant de la descente de lit jusqu'aux toilettes. J'ai poussé un hurlement qui a réveillé Philippe en sursaut. D'un doigt inquisiteur et rassemblée en boule sur le lit, je lui ai soufflé d'une voix rauque : « Il est venu ! » C'est alors que j'ai vu mon ami baisser les yeux et avouer tout penaud : « Zut ! J'avais envie de faire pipi, je me suis levé dans la nuit et je n'ai plus pensé au tapis ! » Je suis entrée dans une colère rouge. « Ah ! Ces bonhommes ! Faut toujours qu'ils aient envie de pisser la nuit ! » Notre idée farineuse était à reformater. Le scotch était toujours là et la fenêtre n'avait pas été ouverte.

Ce fut notre première nuit sans manifestation

spectrale. Nous avons pris le parti d'oublier tout ça et vaqué à nos occupations habituelles. La semaine est passée dans la tranquillité toute relative que nous offrait notre logement, c'est-à-dire avec les gémissements quotidiens de notre voisinage qui demeurait particulièrement en forme. Nous avions conscience que nos ébats devaient être de même perçus par eux. Si les premiers jours nous faisons en sorte d'être discrets, le naturel revenant au galop, chacun le sait, nous nous exprimions ensuite sans vergogne dans la volupté de nos amours.

Nous avons trouvé tous deux un petit boulot en ville. Cela nous assurait le règlement du loyer et de nos frais divers, sans plus.

Deux semaines étaient passées sans ennuis, quand soudain, alors que nous étions endormis depuis plusieurs heures, un bruit sourd nous a réveillés en sursaut. Nous avons tous les deux vu passer une ombre par la petite fenêtre de toit, et entendu des pas qui faisaient craquer le plancher. La lumière s'est allumée d'un coup et terrorisés, nous nous sommes retrouvés face à un homme en redingote et chapeau mou. Il nous a salués, a fait « chuttt » du bout des doigts, a ouvert la porte et a filé dans le couloir.

Philippe s'est levé comme un diable hors de sa boîte. Moi, j'étais bien calée derrière lui et je m'étais armée d'un rouleau à pâtisserie. Nous avons suivi l'homme jusque devant sa porte quelques mètres plus loin. Il a sorti de sa poche une vieille montre à gousset

et il nous a annoncé qu'il était deux heures trente du matin. Nous nous tenions tous les trois au seuil de son appartement. La situation était tellement insolite que nous sommes partis d'un franc éclat de rire. Il nous a priés dans un langage très ampoulé de l'excuser et de rester discrets. Il nous a avoué alors être l'amant attiré de notre voisine, la charmante Mme Louissette que nous n'avions jamais vue. Notre appartement étant vacant depuis plusieurs mois, il avait trouvé aisé, si d'aventure le mari cocufié rentrait, de passer par notre lucarne pour échapper à sa vindicte. Après ses ébats nocturnes, il avait pris l'habitude de passer par le toit puis par notre lucarne. Il sautait ensuite dans notre cuisine, longeaient notre couche et regagnait à pas de loup son logement, par la porte donnant dans le couloir.

Notre prétendu fantôme était donc : « Cupidon », tel que nous l'avions baptisé. C'est avec un réel soulagement que nous sommes rentrés dans nos pénates. Notre « Cupidon » avait promis désormais de ne plus passer par chez nous. Plusieurs semaines se sont écoulées dans une quiétude que nous pensions avoir définitivement acquise. Mais les bruits nocturnes ont repris de nouveau, de plus en plus fort. La porte claquait, le plancher craquait et les ébats s'échauffaient. Exaspérés, nous avons décidé fermement de faire part sur le champ de notre mécontentement à notre voisin volage.

En frappant à sa porte nous nous sommes trouvés

tout à coup face à un vieillard chenu que nous n'avions jamais vu et qui nous annonçait habiter tout seul cette chambre de bonne, depuis cinquante ans. Il ajoutait que nous étions les uniques locataires de l'étage, avec lui. Les autres logements étant en piteux état et pour la plupart fort délabrés, plus personne n'y habitait, surtout depuis le crime horrible d'un mari jaloux qui avait tué sa femme et son amant par une nuit de folie cinquante ans plus tôt.

Nous étions bouleversés par tout ce que nous venions d'apprendre et nous avons pris la décision de quitter les lieux le plus rapidement possible dès que nous trouverions un autre appartement.

Nous sommes restés encore une semaine dans le logement. Après la vérification de l'état des lieux avec notre propriétaire, je proposais à Philippe d'aller faire nos adieux à notre vieux voisin. Notre propriétaire s'exclama alors :

- Quel voisin ? Il n'y a jamais eu que vous deux comme locataires dans cet immeuble !

La tuile

Fabienne Séverin

Bordeaux

J'habite au 29, rue La Boétie. Je me nomme Jean. J'ai 77 ans, des kilos en trop, une épouse en moins.

Ma Louise s'était tricoté une existence au fil des aiguilles de la pendule du salon. Tout dans ce minuscule deux-pièces signifiait sa présence : un ordre établi, un calme habité par le glissement de ses chaussons de feutre sur le parquet ciré. Elle était là, équanime, frêle et fine. Elle était, tout simplement. Un visiteur n'aurait pas remarqué cette créature effacée mais, moi, elle me tenait chaud au cœur, me conférait ma dignité d'homme. Apportant les innombrables pièces manquantes à mon puzzle de mâle égoïste, elle faisait surgir du néant un sens à ma vie. Elle avait su élever ma médiocrité au rang de modestie. Chaque semaine, elle rapportait du marché une fleur à la tige cassée offerte par la fleuriste, la déposait avec amour dans un vase à la position immuable et le printemps habitait chez nous.

Un matin d'hiver, elle ne s'est pas levée. Comme ses fleurs, elle avait perdu un à un, ses pétales. Et moi, je ne les avais pas vus tomber. Louise est morte comme elle avait vécu, avec la discrétion qui fait parfois d'une vie simple une grande existence. Depuis, j'ai camouflé mon

chagrin, les taches et les lézardes de la tapisserie l'épreuse avec ses photos. D'invisible, Louise est apparue riante, jeune et amoureuse. Elle était la vie, j'habite désormais son cénotaphe.

Son absence m'a fait replonger dans un quotidien misérable de paresse, de gourmandise et de petites lâchetés : « Tuons le temps avant qu'il ne nous tue. »

Il règne sur le petit deux-pièces une absence lourde, envahissante, comblant les moindres interstices. Une absence que je retrouve dans l'imperceptible déplacement du vase orphelin, dans les placards anorexiques, et jusque dans la sonorité creuse des tiroirs. Elle me calfeutre dans une mélancolie douce que je partage avec Ulysse, notre chien, et ce silence, au fil des années, s'est fait plénitude. Tel un bateau pris par les glaces, mon existence s'écoule dans la cuisine, rythmée par l'odeur du café et celle, douceâtre, des confiseries.

Comme Louise ses pétales, j'effeuille chaque jour le calendrier inutile.

Mon évasion, c'est ma fenêtre, comme dans ces tableaux du XVII^e où l'on oublie le sujet principal pour s'intéresser à la vie par cette échappée. Ma fenêtre, c'est mon théâtre. Je connais tout de la rue : sa façon de vivre, ses habitants, ses passants. Tout y est monotone, répétitif, terne et gris.

Ce matin, après une nuit de tempête, règne une clarté douce. Le ciel, lessivé par la tourmente nocturne, baigne la rue d'une lueur bleutée. Seuls quelques rameaux éparés et des objets hétéroclites, jonchant les trottoirs et la

chaussée, témoignent de la violence des rafales. Malgré ce désordre, la routine reprend le dessus.

Cependant, en prenant mon café et grignotant mes gâteaux, j'ai l'étrange perception qu'aujourd'hui il pourrait se passer quelque chose. Une angoisse diffuse et sournoise m'étreint. Mais que pourrait-il bien survenir dans cette ruelle quelconque au quotidien qui ronronne ? D'où me viennent ces sensations saugrenues ? La tempête n'a que peu perturbé mon sommeil. Alors, pourquoi ce sentiment d'intranquillité, ce lancinant mal-être devant mon café fumant et mes friandises préférées ?

La pendule commente avec sa gravité coutumière les instants amorcés d'une journée semblable aux autres. Un regard par la fenêtre me rassure ; le quotidien a repris ses droits.

L'immeuble d'en face, je le connais par cœur : ses relents XIX^e, sa porte cochère, ses vastes fenêtres aux volets toujours fermés. Une très vieille dame, Marthe Leblanc, veuve d'un riche industriel, en occupe avec parcimonie le rez-de-chaussée. Petite silhouette chenuë, végétale, soudée prématurément par l'arthrose, son profil de cep de vigne en fait un personnage tourmenté, inspiré d'Arcimboldo.

Soudain, mon regard se fige sur quelque chose d'inhabituel : une tuile déplacée par le vent est en équilibre instable sur sa corniche. Est-elle à l'origine de cette fébrilité qui perturbe ma routine ? Dois-je lui attribuer l'amertume plus prononcée du café et l'inhabituelle fadeur des gâteaux ?

Je reprends mes esprits et me refuse à toute prémonition tout en imaginant avec inquiétude l'impact de sa chute sur le trottoir. La propriétaire de l'immeuble pourrait en faire les frais sur un simple claquement de sa porte. Qu'y puis-je ?

Marthe Leblanc est peu liante. Elle vit seule et n'a pas d'héritier connu, hormis son chat. Elle va tous les jeudis matin faire ses courses, vêtue d'un manteau fatigué qui refuse d'épouser ses formes arbitraires et lui confère une élégance à effrayer un épouvantail. Quelques fois, l'épicier la raccompagne jusqu'à son domicile. Elle remercie avec courtoisie et referme sa porte au nez de la curiosité dévouée. Elle vit chichement. Son chat étique vient quémander le reste de sa pitance aux habitants du quartier qui supputent sur l'ampleur du magot de sa maîtresse. Aujourd'hui, jeudi, elle va sortir. Mon malaise augmente. Que faire ?

Impuissant, je guette avec plus d'attention les va-et-vient de la rue avec une anxiété sourde.

8 h 20, Franck vient prendre possession d'un rutilant bolide, son piège à filles, garé toujours au même endroit, à l'abri des mésaventures citadines. Je crois qu'il travaille dans l'informatique, enfin, je l'imagine ainsi. Après tout, chacun de nous a deux existences, la sienne et celle que vous prêtent les autres. Il sent l'argent gagné rapidement, tant par le mauvais goût de ses cravates que par cette attitude arrogante, le torse droit, le regard dominateur, et surtout l'absence affichée du doute. Je lui prête autant de créatures à deux pattes que de souris électroniques...

Garée côté impair, la « belle allemande », docile monture, le salue de ses clignotants. Il ne risque rien...

8 h 50, déboule la jeune mère pressée. Elle, je l'ai prénommée Ariane. C'est une fusée qui rabroue son gamin débraillé et braillard qui traîne les pieds sur le chemin de l'école. Il va encore la faire arriver en retard. Jupes trop courtes, talons trop hauts, décolletés vertigineux, elle a atteint ce degré de coquetterie appuyée qu'ont certaines femmes divorcées cherchant à refaire leur vie, malgré la présence encombrante d'un enfant geignard. Énervée, elle fait un détour par la chaussée afin d'éviter les poubelles. Ouf!

11 h, Fred, c'est l'insouciant livreur de pizzas. Il enfourche sa bécane en sifflotant gaiement, signe qu'il a eu une nuit aussi chaude que ses livraisons. Abrité par les platanes, il évite le dangereux aplomb.

Ces passants familiers ne parviennent cependant pas à me distraire de ma préoccupation. Je ne peux me défaire de ce malaise indicible et fais plusieurs allers et retours, à moitié nu, depuis la salle de bain, le visage couvert de mousse à raser, avec un besoin irrépressible de vérifier la situation. La tuile a-t-elle bougé en mon absence? Mais non, elle est bien là. Elle me nargue et me rappelle de lointains jeux d'enfant: « Un, deux, trois, soleil! ». L'obsession le dispute à mon agacement. Et si je me faisais du souci pour rien?

11 h 30, la vieille femme sort de chez elle. Le claquement de sa porte me terrifie et je ferme un instant les yeux. Mais non, il ne s'est rien passé. Elle trotte avec

son cabas et la tuile est toujours en équilibre sur les métopes. Soulagement. Mépris aussi de n'avoir pas contrôlé ce tumulte intérieur. Soudain, à l'angle de la rue, un scooter se rapproche de Marthe Leblanc. Un individu attrape la bride de son sac. Elle résiste et tombe. Traînée par les voyous, elle est laissée brisée sur le bitume. Les voleurs filent sans leur butin. Son sac était cousu avec son manteau. Dans son porte-monnaie, on n'a retrouvé que la maigre somme qu'elle destinait à ses courses.

Le signe n'était pas là où je l'attendais. La tuile est toujours en place, mais ma voisine est morte.

Les heures qui suivent ce drame me laissent dans un profond abattement. Depuis la mort de Louise, je n'ai jamais ressenti un aussi terrible désarroi et je reste prostré, la tête posée sur mes bras croisés, à même la toile cirée de la table de la cuisine.

Ce n'est pas sa fin horrible qui m'afflige le plus, non. C'est mon indifférence monstrueuse à l'égard de Marthe Leblanc durant toutes ces années de voisinage. Je ne lui ai pas fait l'aumône d'une existence comme celle que j'ai attribuée à chaque habitant de la rue La Boétie. Double solitude de la vieille dame. Son ombre ankylosée claudiquant sur le trottoir n'était qu'une présence virtuelle et déshumanisée. Sa cupidité devait lui tenir lieu de sentiments et sa richesse de compagne, alors qu'elle évoluait, existence minuscule, dans une immense maison silencieuse, froide et sombre, dans un univers bien trop grand pour elle.

La crainte de la chute de la tuile qui, ce matin,

m'envahissait, m'apparaît désormais dérisoire.

Le drame de Marthe Leblanc s'est produit bien avant sa mort tragique, chaque jour, devant mes yeux aveugles et ses volets mi-clos. J'aurais dû lui offrir une vie à elle aussi, imaginer des photos dans des cadres, des fauteuils sous des housses, des bibelots de valeur surveillés par des portraits hiératiques. J'aurais dû guetter les arrêts du facteur, imaginer des lettres d'improbables enfants...

Je me méprise, assis là, minable, devant ma fenêtre ridicule, laissant retomber le rideau de mon piètre théâtre. Une larme tombe sur la toile cirée, trop tardif hommage. Ulysse, en gémissant, vient poser sa tête sur mes genoux. Je lui abandonne mes gâteaux.

Paru dans le « Journal de l'Ouest » daté du vendredi
sous le titre :

LA TEMPÊTE D'HIER A FAIT UN MORT

« Alors qu'il promenait son chien, un homme âgé de
77 ans, demeurant rue La Boétie, a été tué vers 17 h,
par la chute d'une tuile »

L'inconnu

Renée Beauvieux

Bordeaux

Il était à peine huit heures, Emma était dans son jardin. Elle aimait se lever tôt pour couper les fleurs fanées de ses massifs dont elle prenait grand soin. Ce qu'elle appréciait surtout, c'était ce moment de solitude où toute la maisonnée était partie. Balançoire et toboggan au repos ; l'odeur de la terre humidifiée par la fraîcheur de la nuit la comblait depuis sa plus tendre enfance. Le jardin, bien à elle, devenait l'endroit privilégié où elle allait pouvoir installer son chevalet. Selon les saisons, sa palette multipliait les couleurs à l'infini. Aucune auto n'avait troublé cet instant. Le lotissement des Bleuets était désert. Tous les jeunes couples vivant ici, partaient travailler de bonne heure pour saisir le premier train. Ceux qui prenaient leurs véhicules faisaient de même, pour éviter les embouteillages. Le ramassage scolaire était passé vers sept heures. Un chien aboyait. L'infirmière, toujours matinale, avait assuré les soins quotidiens à sa voisine. Emma l'avait entendue saluer son mari.

Elle eut le sentiment furtif que quelqu'un l'observait. Une présence derrière elle. Elle se retourna. Comme toujours, Louis, son mari, avait

négligé de fermer le portail. Emma, se trouva face à un étranger.

Soudain, elle se sentit très seule. D'un geste prompt, elle referma sa veste, pour dissimuler sa poitrine. En quelques secondes, une foule d'impressions se bousculèrent dans sa tête : surprise, colère, peur, et même une gêne idiote de n'être ni peignée, ni maquillée. Dans son tablier de jardin, elle serra son sécateur. Il pourrait la protéger. Plus grand qu'elle, l'homme la toisait. Il se tenait à l'extérieur, derrière le portail entrouvert.

- Georges Ségonzag... Tu te souviens ?

L'homme qui lui faisait face, maintenait la grille ouverte. Emma l'observa : la même main nerveuse aux doigts puissants. Sans alliance. Le corps épaissi, les jambes moulées dans un jean noir. Un blouson en cuir souple ouvert sur un pull à col montant. Dans ce visage ridé, elle reconnaissait les yeux noirs, sans leur douceur d'autrefois, le front dégarni, mais toujours des cheveux épais, bruns, mal coiffés, une allure de gitan.

Toutes ces remarques n'avaient duré que quelques secondes, pendant lesquelles l'homme avait fait un pas en avant. Il souriait et se trouvait maintenant dans le jardin. Quand il avait dit : Georges Ségonzag, l'émotion qu'auraient pu provoquer les retrouvailles avec un ancien amour n'était pas venue. Le temps avait-il effacé les sentiments, comme s'ils n'avaient jamais existés ? Pourquoi pensait-elle à une méprise ? Tant de fois elle avait rêvé de ce retour. Intuitivement

elle l'aurait reconnu, même vingt ans plus tard.

- Georges Ségonzac, tu te souviens ?

- Pas du tout. Vous devez faire erreur.

Elle voulut refermer le portail mais l'homme le maintint ouvert en s'appuyant sur le montant. Un passant promenait son chien ; elle lui fit un sourire et un geste pour le saluer. Etonné, il la salua à son tour. Laisser croire qu'elle n'était pas seule dans son quartier la rassurait.

L'homme insista :

- Tu ne peux pas avoir tout oublié. Je sais que tu as dû m'en vouloir. Bien sûr en vingt sept ans j'ai changé. Et toi... Le temps n'a pas eu de prise sur toi !

Le tutoiement, et surtout l'intonation, évoquaient un sentiment de déjà vécu, mais n'effaçaient pas le malaise d'Emma. Il demanda s'il pouvait entrer. Après un instant d'hésitation, poussée par la curiosité, peut-être aussi rassurée par l'homme au chien qui avait ralenti sa promenade, elle accepta.

Tandis que leurs pas sur les gravillons troublaient le silence, elle se reprochait déjà d'avoir accepté. Mais elle reprit de l'assurance en pénétrant dans son salon.

- Je prépare du café.

Il accepta en souriant. Emma se donnait du temps. Se sentant désarmée, elle s'était éloignée et essayait de calmer son trouble avec des gestes mécaniques : la machine à café, les tasses sur le plateau, pas de sucre. Les souvenirs revenaient. Elle jeta un coup d'œil au salon.

Georges tenait une cigarette sans oser l'allumer. Il regardait les photographies affichées sur le mur. C'est elle qui prit l'initiative des questions et elle utilisa le tutoiement.

- Comment m'as-tu retrouvée ?

-...

- Pourquoi reviendrais-tu après tant d'années ? Je vais sans doute pouvoir comprendre.

Sans répondre, il demanda s'il pouvait fumer. Non, il ne pouvait pas. Il rangea sa cigarette dans un étui qui fit un bruit métallique en se refermant. Avant de prendre le café, il demanda du sucre. Elle partit donc en chercher. Pendant ce temps, il avait repris son étui à cigarettes et le manipulait avec nervosité. Il tardait à répondre aux questions, prenait son temps. Emma s'impatientait.

- Tu peux m'expliquer ce que tu es venu faire ici ?

- J'y viens, j'y viens... Mais nous ne sommes pas pressés.

Emma s'étonnait de l'audace de cet homme. Elle ne retrouvait pas sa courtoisie, sa délicatesse d'autrefois. Il se croyait en terrain conquis ? Quel goujat ! Tout d'un coup, elle eut envie de l'évincer au plus vite.

- Qui te dit que je ne suis pas pressée ? Il vaut mieux que tu termines ton café et que tu t'en ailles. En réalité, j'ai l'impression que nous n'avons pas grand chose à nous dire.

- Non, tu te trompes. J'avais besoin de te revoir, te donner des explications, et bien plus encore...

- Tu te moques de moi ? Tu disparais pendant vingt-sept ans sans donner la moindre explication et tu voudrais renouer ? Comme si nous nous étions quittés hier ? Tu sembles oublier que j'ai une famille, un mari, une vie... Tu vas m'expliquer, puis tu repartiras.

- ...

- Alors ? Je suis curieuse d'entendre tes explications. Savoir ce que sont devenus tes parents ? Et Edgar, avez-vous eu des nouvelles ?

Il parut surpris de ce flot de questions et sourit.

- Ouuh la la ! Laisse-moi le temps de répondre. Ma mère s'est suicidée. Quelques mois après la disparition d'Edgar. Quant à mon père, il croupit dans un asile. Il n'a plus sa tête. Il est mourant, je suis revenu pour tout régler.

La froideur, l'indifférence, l'ironie presque avec lesquelles Georges s'exprimait la troublèrent un peu plus.

- Moi, je vivote. Des petits boulots en intérim... et je voyage. Tout régler, c'était aussi te revoir.

Emma revivait l'histoire qui l'avait hantée pendant des années. Les frères Ségonzac, deux vrais jumeaux, qu'elle connaissait depuis le collège. On avait dû séparer les deux frères tant leur ressemblance et leur interdépendance troublaient les professeurs. Georges était brillant. Edgar, plus sournois, était particulièrement soumis à son jumeau.

C'est en troisième, lors d'une fête de fin d'année que l'amitié qui liait Georges et Emma s'était

transformée en une véritable passion. Il ne se passait pas un jour sans qu'ils se voient ou s'écrivent. Les vacances étaient toujours des séparations douloureuses que le courrier palliait quotidiennement. Elle pensa de nouveau aux endroits secrets où ils se retrouvaient pour échapper à Edgar : le grenier à foin avec l'échelle escamotable, la grotte découverte uniquement à marée basse, point de départ de nages jusqu'au rocher, la cabane du forestier... autant d'endroits où les rendez-vous codés permettaient de brouiller leurs pistes à ce frère omniprésent qui les épiait.

Après le baccalauréat, leurs routes avaient divergé. Georges était admis en classe préparatoire à Nantes ; Emma partait à Paris à l'Ecole du Louvre. La veille de la séparation, ils devaient se retrouver une dernière fois à la grotte. Georges n'y vint jamais. Emma attendit à la limite du raisonnable pour ne pas se laisser surprendre par la houle de la marée montante. Le lendemain matin, elle prit à 6 h son train pour Paris sans l'avoir revu, le cœur déchiré.

Trois jours après son arrivée à Paris, elle apprit par ses parents la mauvaise nouvelle.

Dans le village breton, la disparition d'un des frères Ségonzac provoqua beaucoup d'émotion. Des recherches furent entreprises. On supposait une noyade, mais le corps d'Edgar ne fut jamais retrouvé. Il était majeur. La police conclut à une disparition volontaire. L'enquête s'arrêta. Une autre affaire occupa la scène. La découverte dans la Vologne du corps d'un

enfant : police, presse, télévision furent mobilisées. La France entière s'émut de ce drame. On oublia très vite le disparu breton.

Pendant des mois, pendant des années, Emma attendit un message, un signe de Georges. Que de questions face à son silence : culpabilité de son amant provoquée par la disparition de son jumeau ? Culpabilité liée à leur relation ? Moins aimé, intrus pour le couple, voyant son frère amoureux, Edgar, avait sans doute perdu une moitié de lui-même et préféré disparaître. Georges s'était-il senti responsable ? Voulait-il se punir ?

Depuis Paris, elle suivit l'affaire. Elle se mit en rapport avec le lycée de Nantes où Georges aurait dû commencer sa classe de prépa. Il y était bien inscrit mais ne s'était pas présenté. Il avait été radié. Elle n'osa pas appeler la mère des jumeaux qui avait toujours ignoré leur relation.

De leur passion, il n'était resté qu'amertume, ressentiment et une dépression sévère. Ses parents quittèrent la Bretagne pour la soutenir dans cette épreuve. Trois ans s'écoulèrent avant qu'elle puisse établir une nouvelle relation amoureuse. Louis finit de la guérir, il connaissait tout de son histoire. Elle retrouvait en lui la douceur et le calme qu'elle avait tant aimés chez Georges. Le souvenir était resté vivace mais, petit à petit, le temps avait émoussé la douleur. Elle avait épousé Louis et ils s'étaient installés dans la vallée de Chevreuse.

Et voilà qu'aujourd'hui, ils se tenaient là, tous les deux, dans son salon, l'un en face de l'autre. Elle, nerveuse et méfiante, lui, patient, sûr de se faire accepter, sûr de son désir de la convaincre, sûr de renouer leur relation passée. Emma n'arrivait pas à comprendre ce retour, vingt sept ans après, à admettre sa réalité.

- Emma, tu ne peux pas avoir tout effacé. Nos lettres, nos coins secrets et nos promesses. Je comprends ton désarroi et ton attente folle. Je comprends ton désespoir. Est-ce que tu veux bien essayer de me comprendre, toi aussi ? Ce soir-là, je venais de perdre Edgar. Mon frère. Mon jumeau. On l'avait cherché toute la journée. Et on a continué toute la nuit. Et après, il y avait le regard de ma mère. Un regard fou. Comme si elle me reprochait d'être encore là, moi. Comme si elle me tenait pour responsable de la disparition d'Edgar. Je ne l'ai pas supporté. Je suis parti. Je voulais disparaître.

- Mais... tu devais aller à Nantes en prépa ? Et tu pouvais quand même m'écrire, m'expliquer...

- Je ne pouvais pas. J'étais mal. Découragé. Vidé. Tout ce que je voulais, c'était mettre de la distance. La gemellité est destructrice. Quand ton double disparaît, c'est comme si on t'amputait d'un membre, et après c'est la quête sans fin de l'ombre qui te manque. Edgar m'avait parlé avant de disparaître. Notre amour, nos connivences, nos petits secrets, lui étaient devenus intolérables. Il en souffrait. Il me harcelait pour que je

cesse de te voir. Il mettait des entraves pour retarder nos rencontres. Je ne t'en ai jamais parlé, j'avais à la fois honte et pitié de lui. C'est pour cela que je suis parti.

- Non. Je ne te crois pas. Edgar nous épiait c'est certain, mais tu aurais pu dire tout cela dans une lettre. Pourquoi avoir attendu tout ce temps ? Ne rien comprendre, ne rien savoir, est-ce que tu te rends compte que ça m'a rendu folle ? Et tu crois qu'aujourd'hui on va pouvoir renouer, juste parce que tu en as envie ! Tu es vraiment malade. Et moi, je n'ai qu'une envie : que tu partes. Point final à notre histoire. Rayée, néantisée. Je veux simplement, avant, que tu me dises comment tu as fait pour me retrouver.

- Ok, ok, ne t'énerve pas ! J'ai vu un article dans Ouest-France qui parlait d'une expo à Paris, une rétrospective d'œuvres anciennes sous ton nom de jeune fille et qui honorait une enfant du pays. Je suis parti voir la galerie... Tes nouvelles toiles faisaient suite à tes œuvres de jeunesse, elles étaient signées de ton nom d'épouse. Le galeriste m'a parlé de ton parcours. Il a parlé aussi de ta retraite en banlieue. Je n'ai eu aucun mal à te retrouver.

Emma regardait Georges. Son langage, sa vie, ses explications sonnaient faux. Georges avait repris son étui à cigarettes. Il le manipulait nerveusement. Il avait besoin de fumer. L'éclat de l'objet fut un déclic pour Emma.

Georges ne fumait pas.

Georges ne mettait pas de sucre dans son café.

Georges ne parlait pas comme ça.

Elle eut soudain une certitude à peine croyable. Ce n'était pas Georges.

- Oui. J'ai mis le temps, mais ça y est, je t'ai retrouvée... dit Edgar. Il souriait. Il sortit une cravate de sa poche et commença à serrer autour du cou d'Emma.

Traversée

Nelly Bastide

Porcheres

Je ne savais pas où aller.

Je suivais mes pieds une fois de plus.

Mes pieds savent toujours où ils vont d'habitude mais cette fois, c'était un matin, je crois encore en novembre, il venait de tomber une sale pluie glacée sur la ville et mes pieds restaient immobiles sur le trottoir luisant. J'ai eu une étincelle de panique au moment où ils ont eu le réflexe de prendre la direction de la maison. Ça faisait dans les six ou sept ans que j'avais décidé de ne plus jamais y remettre les pieds et il semblait bien que mes pieds n'étaient plus au courant de ce qui s'était décidé dans mes hauteurs. Je me suis dit que j'étais dans la merde. Si mes pieds se mettaient à ne plus savoir où j'allais, j'étais foutu.

Avec les yeux, j'ai cherché du secours. Quelque chose qui attirerait mon attention. J'ai vu un grand panneau publicitaire qui criait : « La lutte des classes, c'est le pouvoir d'achat » et tout de suite, mes pieds ont pris la direction opposée.

C'était une petite rue transversale qui m'éloignait du centre ville. Au bout de la rue, il y avait la gare. Dans la gare, il y avait des rails. Au bout des rails, il y avait

l'inconnu. Je ne sais pas pourquoi on est attiré comme ça par l'inconnu. Normalement, on devrait y rester indifférent puisqu'on ne sait rien de lui. Mais non, l'inconnu est toujours attirant et on ne pense jamais qu'il pourrait être moche, décevant ou même pire que ce qu'on connaît déjà.

Un train régional m'attendait sur le quai numéro deux. Il a poussé un grand soupir de satisfaction quand il m'a vu arriver. Je suis monté et il s'est mis en route. Je n'avais pas regardé sa destination. Je n'avais pas de ticket. Je n'avais pas une thune mais comme chaque fois, je me sentais comme un renard qui vient de réussir à ronger le dernier ligament, le dernier petit tendon, le dernier petit os de sa patte prise dans un piège.

Je me suis assis à la place 62, à côté d'un type à moustache fine qui sentait l'eau de Cologne, et au bout de dix minutes, tout le compartiment est devenu écœurant. Je me suis levé pour changer de place en cherchant l'air entre mes lèvres serrées sur la nausée. Je me suis installé par terre à côté des chiottes dans le petit filet d'air javellisé qui m'a remis l'estomac à l'endroit. Gare après gare, le wagon se remplissait, laissant monter deux ou trois fantômes blafards de plus. Personne ne regardait personne et moi, je voyais tout le monde qui regardait personne. Je me suis demandé si tous ces gens avaient eux aussi un ailleurs dans la tête à ce moment-là, mais ils n'en avaient pas l'air. Personne ne disait rien à personne. Pour moi, ça

tombait bien. Je n'avais pas envie de parler.

A Agen, j'ai vu monter un contrôleur, alors je suis descendu.

Il ne pleuvait plus. J'ai traversé la place devant la gare, au milieu des hurlements de klaxons et j'ai pris la première rue piétonne. Il y avait trois marches de granit entre deux boutiques. C'est là que je me suis arrêté. Je me suis assis, j'ai posé ma casquette devant moi avec une pièce de deux euros dedans pour l'entame, et j'ai sorti le petit écriteau sur lequel j'ai écrit :

“Chacun sa traversée du réel”

Il attire du monde.

Journées du patrimoine

Jean-Luc Richelle

Porcheres

Jeudi à 23 heures, dans une impasse à l'entrée du bourg, des bruits et des cris sortent d'un pavillon, dont la porte est restée ouverte. A travers les fenêtres entrebâillées, des lumières éclairent le devant de rue.

- REDIS-LE ! GROS VEAU ! REDIS-LE ! VAS-Y, ESSAIE !

- TA TORTUE, ELLE A PAS DE CERVELLE ! VOILA, JE LE REDIS !

Il lève la planche qu'il tient de sa main gauche et la lance vers le plus vieux qui vient d'insulter sa femme. Celle-ci entend les échanges d'insultes par la fenêtre baissée de sa voiture garée devant la maison. Elle sort, bien qu'il lui ait ordonné de ne pas bouger. Lui, se précipite en avant dans la pièce, mais bute contre la table qui les sépare. Un court instant, les deux hommes se toisent, excités de colère et le regard rouge. Ils hésitent sur la marche à suivre et ont l'air de danser sur leurs pieds.

- ORDURE, crie l'un, pour se redonner du courage, T'ES QU'UN BLAIREAU ! SORS DE CHEZ MOI !

- JE VAIS TE PLANTER, lui rétorque l'autre, en se saisissant d'un couteau qui traînait sur la paillasse.

- Vas-y essaie... répond-il doucement, comme

incertain de ce qui allait se passer.

- VIENS, L'IVROGNE ! VIENS, dit-il en poussant la table devant lui, repoussant l'autre vers le mur, un faux sourire aux lèvres.

Une femme arrive d'une autre pièce et hurle en voyant la scène. L'autre entre au même instant, lui saute dessus, l'attrape par les cheveux à pleine mains. Elle la tire vers elle tandis qu'elles s'emmêlent, trébuchent et se tordent. Elles s'insultent en grognant d'efforts. Les deux hommes ont juste jeté un regard rapide et se fixent à nouveau.

- CASSE-TOI !! hurle-t-il, en repoussant la table qui glisse vers lui et l'accule bientôt au mur.

- T'as peur maintenant ou quoi ? Tu désaoules vite, hein ? C'est trop tard, tu vas le regretter, dit le plus jeune en s'élançant par-dessus la table. Il enfonce d'un coup le couteau dans le plexus du plus vieux. Ce dernier se fige dans une grimace. Le bras allongé ne lâche pas le couteau. L'autre ouvre la bouche, de la salive coule, un son inaudible s'éteint avant que sa tête tombe sur sa poitrine. Les deux femmes continuent et le temps qu'elles réalisent ce qui se passe, celui qui a commis le meurtre attrape la sienne et la tire violemment au dehors avant de démarrer en trombe, laissant des cris sortir par la porte ouverte.

L'Audi noire métallisée glisse en vrombissant. Des vapeurs de chaleur de fin de saison s'évaporent dans le froid. La pierre des maisons est grise. C'est un soir comme les autres dans ce petit bourg rural. Les

disputes, les cris, l'alcool et les petits casses, c'est un peu du patrimoine local depuis que la population a changé. Depuis que les cités ont été construites aussi. Mais dans la nuit, on ne croise personne. Un maigre filet d'eau coule d'une fontaine sur la place. Des poches jaunes attendent, alignées tout le long de la chaussée. Après-demain, c'est le week-end des journées du patrimoine.

Deux heures avant, les deux couples avaient fêté la fin de semaine devant un match. Les deux mecs ont bien bu et trop fumé. Il faisait chaud dans le petit salon. Les femmes rigolent quand les mecs s'engueulent. La télé est trop forte. L'un a perdu son pari mais avait misé gros. La femme rit fort de sa bêtise et lui dit qu'il n'y connaît rien. Il la traite de tortue. Il lui dit qu'elle se traîne avec son long cou et ses gros yeux qui tombent comme sa poitrine. C'est souvent comme ça. Comme un jeu. La tension monte. Ils se bousculent un peu en s'énervant. Ils se séparent en s'engueulant. Ce soir là ils sont revenus, plus tard.

La veille, mercredi, à 3 heures du matin, en pleine nuit noire, la vitrine de la bijouterie joaillerie du bourg reçoit un essieu en fonte, projeté de front par deux individus cagoulés. Elle se brise et l'alarme se déclenche aussitôt. A l'arrivée de la gendarmerie, les voisins les plus proches sortent. Personne n'a rien vu. Deux petits étalages de pierres ciselées et de bijoux en or ont été emportés. Cela crée de l'agitation sur le

trottoir. Depuis quelques mois, la mairie n'allumait plus l'éclairage public de ces rues piétonnes, par souci d'économie.

Le vendredi de fin de semaine, à dix huit heures, Marie-Claude me fait visiter la minoterie du barrage de Porchères, qui a fonctionné de 1850 à 2002. Le grand bâtiment rectangulaire en pierres de taille, reposant sur quatre arches, fait l'objet de la visite que j'assurerai moi-même le lendemain. J'avais répondu à l'appel à guide bénévole pour l'association qui milite pour la sauvegarde de cet édifice unique de deux étages, qui comprend encore les machines de 1937. Je n'avais jamais vu une telle bâtisse que Marie-Claude compare à un « immense vaisseau immobile » sur l'Isle, et dont elle décrit la « prestance » et « son air majestueux ». Pour me convaincre de l'intérêt, elle met en route les machines un court instant, en enclenchant un compteur : un bruit inattendu de moteur électrique remue un ensemble de roues, de courroies et de poulies, les godets des bandes transporteuses s'ébranlent et se déplacent le long de chaînes, des plansichters se mettent à trépider... Magique ! Elle éteint, car la machinerie ne fonctionne plus vraiment, même si elle reste en état.

Mais au fur et à mesure de ce parcours commenté, agrémenté d'anecdotes et d'éléments plus techniques, je comprends que je ne réussirai jamais à tout enregistrer pour le lendemain. Je ne connais rien à la

mécanique. Mes maigres connaissances en minoterie ne me seront d'aucune aide. La porte est restée ouverte et deux personnes sont rentrées qu'on rencontre au rez-de-chaussée contre un conduit ouvert dans lequel passe un élévateur aux godets en fer. Marie-Claude les informe que les visites ne commencent que le lendemain et les reconduit vers la sortie.

J'ai passé la soirée à écrire des fiches et imprimer des plans. J'ai peu et mal dormi. J'ai rêvé au circuit des épis de blé qui passent de façon surprenante plusieurs fois d'un côté à l'autre côté du bâtiment, dans des conduits, et d'un étage à l'autre au cours de leur transformation en farines pour la boulangerie.

Le lendemain, samedi 10h, j'ai tout fait pour repousser ma première épreuve. Dans le week end ce sont huit cents personnes qui ont visité le moulin et nous étions cinq guides, dont deux nouveaux, en comptant les spécialistes comme David qui préside l'association de sauvegarde. J'ai dû accompagner huit à dix groupes et ce n'est qu'au troisième que j'ai trouvé l'astuce de prévenir les visiteurs de mon ignorance et d'user d'humour pour appuyer sur les points que je connaissais le mieux. La première pièce est impressionnante comme une cale de bateau avec un entrepont surélevé sur lequel sont fixées plusieurs machines de mouture. Les cannelures plus ou moins fines de leurs cylindres imposants broient et convertissent les grains pour en séparer l'amande des

enveloppes. L'explication du régulateur de Watt à mouvement pendulaire, qui signale les variations trop importantes de vitesse, surprend plus d'un enfant qui comprend alors le lien avec la chanson du meunier qui s'endort. Le tri dans le tarrare, la machine à calibrer, puis la laveuse essoreuse et la brosseuse constituent ensuite des étapes appréciées du parcours. Mais l'étage le plus impressionnant comprend des plansichters, sortes de coffres qui se balancent, suspendus à des tiges de jonc, et des sasseurs, machines de blutage destinées à tamiser les produits. Un grand blutoir ancien termine le parcours de la farine avant qu'elle ne descende dans des sacs. Enfin, chaque visiteur n'en revient pas qu'un promoteur veuille transformer ce bâtiment en lofts et que la date de début des travaux soit exactement dans une semaine !!

La presse a attiré de nombreux profanes mais aussi des passionnés. L'homme au cheveux blancs, qui écoute et regarde dans tous les sens, n'a pas tout de suite éveillé mon attention. Les connaisseurs ont beaucoup de mal à se taire et, quand je peine à expliquer le tri, il raconte comment les trous sont percés dans la tôle. Puis, il ausculte une pièce métallique et tape contre les poutres creuses en bois de pitchpin venu du Nord. Je comprends vite que j'ai à faire à un expert, technicien ou passionné des moulins. Comme deux autres individus rencontrés durant le week end qui deviennent vite intrusifs, ne pouvant s'empêcher de connaître des dates, de vérifier des

noms, complétant la visite de leurs connaissances sur les famines au 19^{ème} siècle ou sur les bons de ravitaillement utilisés pendant la dernière guerre. Un autre m'a expliqué l'utilité des courroies inversées qui ne peuvent glisser, mais qui permettent en cas de problème de bloquer l'ensemble sans aucune intervention humaine. J'ai également servi d'accompagnateur à un constructeur de moulins de ce type, aujourd'hui retraité, qui avait eu l'idée de visiter celui-ci durant le week-end ! Heureusement, j'ai aussi rencontré des amateurs qui venaient juste se promener et auxquels mes explications ont suffi. De visite en visite, je me perfectionnais et j'ajoutais au bon moment l'anecdote qui accroche l'attention. Les deux visiteurs de la veille sont revenus et voulaient que je mette en route les machines, disant qu'ils voulaient toucher des grains et de la farine, cachés dans un conduit à godets. Je leur ai trouvé d'autres restes de farine, mais ils n'étaient pas satisfaits et ont insisté, avant de disparaître en cours de visite. Je préfère des personnes qui discutent sur les conditions de vie des ouvriers qui travaillaient dans le moulin à l'époque, plutôt que celles qui veulent à tout prix tout toucher.

Je n'ai pas dormi de la moitié de la nuit. Je dois renouveler les visites le lendemain. Quand je suis arrivé, les exposants et les guides discutaient de la présence de visiteurs qui, pendant la nuit, avaient tagué un silo à blé sale et enlevé les pointes d'un ensemble

de coffrages dont les planches se trouvaient au sol. Rien à comprendre ! Ils n'ont même pas emporté le bois. Ils ont tiré et sorti des lanières en toile sur lesquelles sont fixés les godets qui font circuler les grains et la farine. Du vandalisme de jeunes encore ! C'est ce qui se dit, un peu facilement. Quelques gendarmes circulaient, prenaient des photos, et il fallait patienter avant de reprendre les visites. En attendant, les exposants accueillent les visiteurs : démonstration de travail de vannerie, petit concert de harpe par un abbé d'Echourgnac, lecture de la Cause du Poulailleur, dégustation de pain, de vin et de miel, explication de la destruction de la cheminée de la papeterie de Montfourat par un adhérent du GRAHC... J'écoute attentivement et me promets d'en apprendre plus sur cette usine désaffectée. Puis, quelqu'un raconte qu'un homme est mort poignardé par un couple dans le bourg voisin. La même soirée, un bijoutier se faisait exploser la vitrine de son atelier. La vie tranquille du canton rural était bien animée ! J'écoutais en silence, mais rempli de curiosité.

David négocie avec les gendarmes le début des visites, car des personnes s'impatientent. J'ai le temps d'observer les groupes qui se pressent, certains devant le film que projette Marie-Claude sur l'histoire du moulin, d'autres au bord de l'eau, d'autres encore... Tiens, le couple de jeunes d'hier regarde de derrière un camion et avec attention le départ des gendarmes. Puis, ils se dirigent près de la porte d'accès au moulin

quand les visites reprennent, se mêlant au premier groupe de visiteurs. Comment peut-on se passionner de ce patrimoine au point d'y venir trois jours de suite ?

Le repas du midi réunit avec plaisir tous les participants. *Jb'seu beun'aise*, dit un ancien, *et si jh' boirions in cot...* Le gabaye se mélange au français et les plats du pays circulent sur les tables. L'après-midi se déroule avec beaucoup de visiteurs. Il y a toujours ce couple curieux de jeunes qui va et vient dans les étages, un ou deux connaisseurs, et la journée se termine avec des échanges de contacts entre exposants. David est quasi obligé de pousser dehors les récalcitrants qui voudraient presque passer la soirée et pourquoi pas la nuit dans le moulin ?!

Le jeudi suivant, le *Résistant* publie un compte-rendu des journées du patrimoine, annonce la fermeture du moulin au public, et le début des travaux. En pages locales, je remarque la photo d'un jeune couple arrêté entre deux gendarmes. CE SONT EUX !! Ils sont soupçonnés de meurtre, sur témoignage de la femme de la victime, et aussi d'un vol de bijoux lors d'un casse d'une joaillerie. Le butin n'a pas encore été retrouvé...

Il fait jour. Le moulin rouvrira peut être, lors des prochaines journées du patrimoine. Il faudra chercher dans les godets. A moins que des lofts soient construits.

Page blanche

Sophie Akrouit-Gonon
Saint-Saturnin de Lucian

Mardi 16/09/2012, 09:19

Comme d'habitude, Amandine peinait à monter les escaliers du vieil immeuble. A chaque étage, elle reprenait son souffle. Elle entendait toujours à ce moment là, la voix de son médecin : « Amandine, il faut perdre du poids ou vous allez vers de graves ennuis de santé ! ». Pourquoi perdre du poids ? Personne ne faisait attention à elle. Pourquoi se priver de bons petits gâteaux au chocolat ? Une fois sur le palier, elle mit cinq minutes à trouver ses clés dans son sac d'une profondeur inimaginable. Elle ouvrit sa porte et balança les clés sur la table de la cuisine. Elle habitait un studio donnant sur les toits. Elle aimait cet endroit, surtout la nuit quand toutes les lumières de la ville brillaient, scintillaient. Elle travaillait en tant que secrétaire dans une entreprise *aux mille box* comme elle aimait à penser. Elle sourit en pensant à son titre « Secrétaire de la section C18 ». Tout un programme ! Elle se fit chauffer de l'eau pour un thé, puis, elle s'installa avec sa tasse devant son ordinateur. Les choses sérieuses allaient commencer. Elle ne s'appelait plus Amandine S., 24 ans, Secrétaire de la section

C18... mais Geek2258. Geek2258 était un hacker de renommée internationale. Ce qu'elle aimait par dessus tout : s'introduire dans les boîtes mails privées. Elle éliminait nonchalamment tous les messages qui lui paraissaient sans importance, quand elle se redressa. Un mail venait de l'interpeller. Il était intitulé « Vos nouvelles ». Elle vérifia que ce n'était pas un spam et l'ouvrit.

« Comme les années précédentes avec Graviers, et Onze à la douzaine, les éditions La Cause du Poulailler publieront en 2012 un recueil collectif de nouvelles.

Je vous invite dès à présent et jusqu'au 15 novembre, date limite, à envoyer vos textes pour les soumettre à l'appréciation du comité de lecture. Les textes retenus feront l'objet d'une publication en décembre 2012.

Les nouvelles proposées doivent être envoyées en version papier à l'adresse ci-dessous et présentées en format A4, police Arial en corps 12 et interligne 1,5. Elles feront de 1 à 10 pages maximum.

Chaque auteur peut proposer plusieurs textes, mais un seul sera retenu par auteur.

Aucun thème particulier n'est imposé. Seront privilégiées cependant la sincérité de l'expression, les écritures originales, impliquées, simples, les histoires qui surprennent le lecteur par le choix du sujet ou la manière de le traiter... »

Génial ! Grandiose ! Une histoire ! Écrire une histoire, je n'y avais jamais pensé ! Bon, en premier lieu, se renseigner sur la Cause Du Poulailler... Cause Du Poulailler, c'est trop long... Tiens, la CDP c'est mieux !

Amandine cliqua sur le lien. Elle parcourut tout le site et le trouva à son goût. Mais, bien qu'elle ait tout de suite découvert les codes de l'administrateur, elle ne trouva aucune possibilité pour lire les livres en ligne, même pas un extrait d'un auteur. Qu'importe, bientôt elle serait l'un d'eux. Quand elle partit se coucher, elle se voyait déjà à l'affiche « Amandine écrivain de la CDP ! »

Vendredi 19/09/2012, 13:25

Amandine, dans son box, regarda autour d'elle. Personne ne s'occupait de ce qu'elle faisait. Chacun était affairé à son job. C'était bien de dire « job » et non travail. Son entreprise se voulait moderne. Depuis le dimanche, elle n'avait pas eu le temps de s'occuper de la CDP.

Il faudrait que je cible correctement le lecteur habituel de la CDP. Des vieux. Cela peut être que des vieux. Les jeunes comme moi ne prennent plus vraiment le temps de lire ! Bah, moi je le prends bien ce temps. Il faut que je me renseigne dans une librairie !

Samedi 20/09/2012, 17:56

Amandine fit le tour de toutes les librairies qu'elle connaissait et personne n'avait entendu parler de la CDP. Elle commençait à douter du mail.

Quand elle arriva chez elle, elle vérifia les adresses IP, tous les sites qu'elle avait visités. Non, l'annonce était tout ce qu'il y a de plus normal et véridique. Demain,

elle écrirait son premier roman. Enfin... sa première nouvelle.

Dimanche 21/09/2012, 21:56

Voyons voir, quelles sont leurs publications ? Il ne faudrait pas que j'écrive du déjà vu.

Afrique : fait.

La commune : fait. (Je ne sais même pas ce que c'est. Voir sur Google)

Poules : fait. Ils écrivent sur les poules ? Bon. Après tout, c'est la CDP.

Femmes : fait. Vaste sujet

Romans : fait. Romans de vieux sûrement !

Théâtre : fait. Théâtre ! Encore pour les vieux.

Ils sont quand même actifs, ces vieux de la CDP !

Amandine s'installa devant son ordinateur avec des cookies et un thé. Elle était toute excitée.

J'aime bien les polars. Les vieux aussi, ils aiment bien les policiers à la télé. Je vais écrire un policier. Cela ne peut que leur plaire !

« Le duel », nouvelle policière.

L'homme marchait dans la ruelle sombre. On distinguait à peine les poubelles sur le trottoir. Il avait une arme à la main. Il était déterminé à en finir avec Le Fou de Londres.

C'est bon ça ! Ça met le suspens ! dit-elle, en faisant craquer ses doigts

Les deux hommes face à face étaient prêts à tirer. L'homme pensa que c'était lui ou l'autre. Il n'avait pas d'autre choix. Il

voulut se cacher derrière une poubelle. Une poubelle ? C'est peut-être trop petit pour se cacher. Si le metteur en scène veut planquer une caméra on la verra à coup sûr. Enfin moi, je la verrai. Je vois toutes les bourdes dans les films ! Non je vais mettre une benne, se dit Amandine en grimaçant. Comme ça, le metteur en scène pourra mettre deux caméras ! Faut-il vraiment que je me pose ce genre de question pour écrire une nouvelle ? Oui, oui, on sait jamais, si un grand producteur venait à l'aimer et à vouloir la porter à l'écran ! L'homme voulut se cacher derrière une benne à ordures mais trop tard. Il fallait faire feu. Son coup partit et manqua sa cible. Le Fou de Londres tira à son tour. L'homme en tombant, blessé à mort, pensa « Merde c'est moi, l'autre ! »

Mouais... Pas mal, pas mal ! Court, mais pas mal ! Amandine relut son texte et fit la moue. Non, à vrai dire, cela ne lui plaisait pas. C'était pourtant facile de lire des romans policiers. Mais c'était plus complexe pour les écrire. Elle s'aperçut que l'écriture n'était pas chose aisée. Elle savait qu'elle n'était pas stupide et même très forte dans son domaine, le piratage de comptes informatiques. Mais là, elle coinçait. Elle eut le blues toute la semaine et ne toucha plus à sa nouvelle.

Samedi 27/09/2012, 9:27

Amandine, devant son ordinateur, les coudes posés sur la table et le menton dans les mains, regardait son écran, sans conviction. Tout à coup, son visage

s'éclaira.

Il faut écrire ce qui est à la mode ! Et la mode, c'est la science fiction ! Bon, je laisse le policier de côté. Allons-y pour la science fiction ! Harry Potter, le Seigneur des Anneaux, Twilight, trop bon, ce film. Comme il est trop beau, Robert Pattinson ! Love you Robert ! dit-elle en rigolant.

« Le retour du Héros blessé mais pas fatigué, enfin pas trop fatigué. Un peu quand même car il a combattu tous les méchants », nouvelle de science fiction.

Tin tin tin tin, musique du Moyen Âge. Mais un Moyen Âge du futur ou alors du passé. Un passé qu'on n'aura pas vécu ou que les troubadours auraient oublié de conter. Bon, nous sommes dans le passé qu'on n'a pas vécu avec des trucs du futur qu'on n'a toujours pas vécu, non plus. Des trucs comme des boules qui parlent de l'avenir, mais de l'avenir qui se passe dans le passé qu'on n'a pas vécu. Ou alors, c'est un passé parallèle qui parle du futur qu'on va peut être vivre... un jour ! Zut, je suis complètement perdue. Le lecteur, il va se paumer autant que moi ! Je n'y arriverai pas à écrire de la science fiction. Il y a trop de passé futur et encore je n'ai même pas parlé du présent ! C'est nul l'écriture !

Lundi 29/09/2012, 6:06

Aucune idée ! Pas un bon jour... écrivit Amandine sur son ordinateur

Mercredi 31/10/2012, 23:55

Amandine avait passé une journée difficile à son travail. Elle monta les escaliers sans s'arrêter, énervée. Elle attendit une bonne minute avant de pouvoir reprendre son souffle sur le palier. À l'intérieur, elle s'occupa du rituel « thé ». Mais elle n'arrivait pas à respirer correctement.

C'est vraiment tous des cons ! Me traiter de grosse... Comme si je le savais pas ! Si je m'écoutais, je les tuerais tous ! Amandine eut un sourire sadique. Elle tenait son histoire. Après tout, aujourd'hui, c'était Halloween.

« Le virus », nouvelle d'épouvante.

Durant une nuit d'Halloween, un homme fut admis aux urgences. Il avait un terrible mal de ventre. L'infirmière de garde était là depuis plus de treize heures. Elle allait quitter son service quand on lui ordonna de s'occuper du patient. Elle accepta à contrecoeur, car elle était épuisée. Il fallait donner un calmant au malade, mais comme il gesticulait tout le temps, elle décida de lui administrer le calmant par piqûre. Son téléphone portable sonna. Elle décrocha. C'était son mari qui s'inquiétait de ne pas la voir arriver. Tout en lui expliquant, elle préparait l'injection. Elle ne fit pas attention au produit qu'elle injecta au pauvre homme : un virus qui transmuta dans la nuit. L'homme commença par avoir des démangeaisons, puis des pustules apparurent sur son corps. Il voulut appeler de l'aide, mais sa main rétrécissait à vue d'œil. Ses os craquaient de toutes parts. Il voulait hurler de douleur, mais aucun son ne sortait. Il tomba

du lit et se mit à quatre pattes. Son squelette se réduisait. Il rampa sous le lit. Ses yeux sortirent de ses orbites et pendaient à l'extérieur de la boîte crânienne dans des souffrances horribles. Quand arriva l'infirmière de garde, elle trouva la chambre vide. Elle entendit un bruit provenant de dessous le lit. Elle se pencha doucement. Il faisait sombre. Elle distingua une forme noire. Elle tendit son bras et tâtonna sur le sol froid. Elle sentit une boule de poils lui monter sur le bras. Elle la retira immédiatement et hurla de terreur. La chose la griffa. L'infirmière contamina le service, les patients et les visiteurs de manière fulgurante. Le virus se répandit à une vitesse folle dans la ville. Les autorités étaient débordées. Le virus gagna rapidement tout le pays et se propagea dans toute l'Europe à travers les frontières perméables et fermées inutilement. Il sauta dans les voitures, les bateaux et les avions. Au bout d'une semaine tous les habitants de la planète étaient virusés. Sauf un ! Un américain qui était parti méditer sur une montagne. Il savait que c'était son devoir de sauver l'humanité, de sauver le monde. En tant que bon américain, il n'avait pas le choix. Il eut beau chercher, il ne vit aucun humain. Il s'installa tranquillement dans une maison abandonnée de bord de mer. Il trouvait la vie facile. Il mangeait de bons gâteaux au chocolat et buvait tout le thé qu'il voulait. Il était heureux. Il se dit « Enfin l'humanité est heureuse ! » Une seule chose le tracassait : « Bon dieu ! Qu'est ce qu'il peut y avoir comme lapins aux yeux exorbités ! »

Amandine sourit en relisant sa nouvelle. Elle était fière de son néologisme « virusés », quoique employé fréquemment dans les milieux informatiques.

L'histoire lui plaisait bien. Elle imaginait volontiers ses collègues de bureau se transformer en lapins dans des souffrances horribles. Mais est-ce que cela plairait à la CDP ? Elle avait encore le temps de choisir une autre histoire... Au cas où.

Samedi 3/11/2012, 15:27

Amandine venait d'avoir une altercation avec Madame Friche, une de ses voisines, dont le chat s'était introduit dans son studio et avait pissé sur son canapé. Une odeur nauséabonde se répandait dans tout le studio. Madame Friche soutenait qu'il ne pouvait pas s'agir de son minou adoré. Amandine se mit tout de suite sur son ordinateur et pianota.

« *Le chaton* », nouvelle animalière.

La Grisette avait encore pondu six chatons. Albert maugréait car il fallait s'en débarrasser. Mais il ne trouvait pas où la Grisette se planquait. Grisette apprit à ses enfants tous les dangers auxquels ils allaient être confrontés. Albert trouva les petits le jour où ils étaient sevrés. Il prit un grand sac poubelle et mit tous les chatons dans un sac. Les petits miaulaient, miaulaient à vous déchirer le cœur. Albert, il en avait marre de les nourrir au lieu qu'ils aillent chasser la souris dans les foins de l'étable. Il s'approcha de la rivière, à l'endroit des rapides et balança le sac. Vlan. Un des chatons, le plus malin de tous, avait, durant le trajet, avec sa petite patte, gratté le sac. Il y avait mis toutes ses petites forces pendant que ses idiots de frères et sœurs braillaient. Au moment de l'impact, la poche se déchira. Les chatons se retrouvèrent dans l'eau froide. Le chaton malin

avait agrippé une branche qui flottait. De temps en temps, sa tête se trouvait bien sous l'eau, mais il tenait bon. Les autres avaient coulé... Tout à coup la branche du chaton se brisa sur un rocher. Le chaton fut projeté sur la rive. Il était épuisé. Il entendit alors un grognement sourd derrière lui. Un chien errant affamé bavait d'avance sur son futur repas à venir. Mais le chaton était coriace. Il eut assez de force pour se hisser à un arbre. Le chien essaya bien de grimper mais rien n'y fit. Écœuré, le chien abandonna sa proie. Le chaton, alors, s'endormit sur l'arbre. Il fit un rêve agité et tomba de l'arbre. Le jour était déjà levé, il s'étira et partit découvrir le nouveau monde. Son instinct le guida vers un refuge de mulot. Il avait faim. Il attendit patiemment qu'un des petits mulots se montre. Ni une ni deux, il avait déjà gobé l'imprudent. Il était fier de lui. Il traversa le champ l'air hautain. Plus rien ne pouvait lui arriver. « J'ai bravé la méchanceté de l'homme, la furie de la rivière et les crocs d'un chie... » Il posa sa patte sur le bitume et n'eut pas le temps de finir sa phrase que la modernité l'avait emporté.

Saleté de chat de Madame Friche ! se dit Amandine avec un large sourire

Mercredi 7/11/2012, 10:31

Amandine avait relu toutes ses histoires et n'arrivait pas à se décider. Sa grande question étant : les gens de la CDP allaient-ils aimer ? Il fallait qu'elle fasse une critique objective de ses nouvelles. Elle n'allait quand même pas prendre le risque de se ridiculiser. Elle relut une énième fois. Non, ses histoires étaient pourries. Elle prit une feuille blanche, un stylo et elle resta une

bonne heure à regarder la page blanche.

C'est vraiment pas mon truc !

Elle se leva et partit se connecter sur le net pour chatter avec ses amis virtuels. Durant quelques jours, elle oublia tout à fait ses nouvelles.

Mardi 13/11/2012, 23:56

Amandine était complètement sur les nerfs. Elle ouvrit son ordinateur et ne prit même pas la peine de se faire un thé.

N'importe quoi ! C'est n'importe quoi ! Tu parles, qu'ils vont m'éditer, les vieux ! Ils vont bien rire en lisant ces histoires minables ! Et les lecteurs ? Je ne suis vraiment pas digne d'eux.

Amandine se mordit la lèvre et plissa les yeux pour réfléchir. Elle eut une idée lumineuse. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Après tout, il lui suffisait de faire ce qu'elle savait faire le mieux et elle serait assurée d'être dans le recueil collectif de la CDP. Grâce à l'adresse IP mentionnée sur le mail qu'elle avait gardé, elle réussit facilement à s'introduire dans l'ordinateur du responsable de la maison d'édition. Elle trouva aussitôt le fichier intitulé : nouvelles 2012, puis la maquette du livre.

Jeudi 29/11/2012, 17 :45

Amandine était très excitée. Elle se glissa dans l'ordinateur de la CDP juste avant l'envoi des fichiers à l'imprimeur. Elle avait suivi les échanges de la

maquettiste avec ce dernier en piratant leurs mails et savait exactement à quel moment elle devait intervenir. A la fin du livre de nouvelles, elle inséra la sienne sans difficulté. Avec un pseudonyme comme nom d'auteur, elle était à l'abri de tout.

« Page blanche », nouvelle insolite.

La page blanche ci-contre est l'occasion pour le lecteur de ce recueil de donner libre cours à son imagination. Bon courage ! Quand elle sera remplie recto et verso, elle pourra être découpée suivant les pointillés et envoyée à la maison d'édition La Cause du Poulailler, 1 la longée, 33660 Porcheres. Tous les textes reçus seront publiés sur le site, sur une page spéciale intitulée « page blanche ».

Page blanche : la nouvelle dont vous êtes le héros.

Page blanche : la nouvelle dont vous êtes le héros.

Table des matières

La surprise <i>Ursula Henschel</i>	p 11
Le chat <i>Lucienne Bercy</i>	p 35
S. le Magnifique <i>Clotilde Cousin</i>	p 43
Isidore est assis <i>Monique Belloc</i>	p 53
Epitaphes <i>Rosa Palamaris</i>	p 59
Lou y es-tu ? <i>Dominique Coutand</i>	p 71
Les voisins <i>Marie-Hélène Boisier</i>	p 85
La tuile <i>Fabienne Séverin</i>	p 95
L'inconnu <i>Renée Beauvieux</i>	p 107
Traversée <i>Nelly Bastide</i>	p 119
Les journées du patrimoine <i>Jean-Luc Richelle</i>	p 125
Page blanche <i>Sophie Akrou-Gonon</i>	p 137

CHEZ LE MEME EDITEUR :

<http://cause.du.poulailler.free.fr>

Romans :

Ruptus, Nelly Bastide
Bas-côté, Nelly Bastide
Elisa, Nelly Bastide

Cahiers :

Gang de poules, Jean-Luc Richelle
Ma mère a tout essayé, Jean-Luc Benguigui
Organismes vivants, Myriam Eckert

Nouvelles :

Graviers, Collectif
Dix femmes, Renée Beauvieux
Onze à la douzaine, Collectif

Témoignage :

Sage-femme du monde, Henriette Duvinage
Je suis blanc et je m'appelle M'Ba N'Goum, Jean-Luc Rémond

Traces :

La Commune a 140 ans, M. Belloc, C. Huerta, J-L. Richelle
Plus on en parle, moins on en fait, Cheikh Tijaan Sow
Le Théâtre Ferranti, Sylvie Latrille, Daniel Plazer

Les éditions “ La Cause du Poulailler ” créées en décembre 2009 par quelques personnes qui vivent retirées au calme de la forêt girondine, souhaitent donner à lire la parole des modestes de l'écriture.

Au fil de découvertes et de coups de cœur, seize titres de livres ont été publiés. Pour la plupart, ils sont issus d'auteurs inédits jusque là. D'autres ouvrages sont en couvaison pour 2013 et abonderont au catalogue. Romans, Nouvelles, Témoignages, Cahiers, Traces, cinq collections sont nées au gré des rencontres avec des auteurs, des projets qui ont vu le jour et des textes qui ont été proposés. Un accompagnement a été parfois mis en place pour des écrits à petite diffusion mais dont le texte reste parrainé par un travail commun entre la maison d'édition et les auteurs.

Les textes choisis relèvent tous d'une expression authentique, originale ou nouvelle pour des auteurs qui se confrontent à ce défi d'écrire. Cela explique la diversité des écritures dans les différentes collections. Les éditeurs revendiquent leur appréciation subjective des lectures qui leur sont adressées. Ils privilégient des textes qui emportent leur conviction, s'interdisant d'en juger la qualité à l'aune d'une mesure littéraire élitiste, mais valorisant la sensibilité, la simplicité et la force d'expression qu'ils ressentent du texte de l'auteur.

Chaque livre est un projet pris en compte par les éditeurs qui s'attachent à la relation qu'ils peuvent entretenir avec ceux qui écrivent et à l'accompagnement des projets de ces derniers. La sobriété des livres et le soin apporté à leur production traduit un état d'esprit dont l'ambition première est d'affirmer et de partager le plaisir d'écrire et de lire.

Ils revendiquent une littérature populaire au sens d'un

accès à de nombreux lecteurs. Aussi ne prétendent-ils pas entrer dans la concurrence du marché de l'édition, et préfèrent-ils encourager les auteurs dans une reconnaissance de leur création, sans rapport avec des principes du compte d'auteurs ou de l'auto-édition, plutôt que de devoir augmenter le prix de vente des livres au profit de la chaîne de diffusion, ce prix ne visant qu'à couvrir des frais engagés mais pas à engranger des bénéfices.

S'appuyant sur l'idée que la culture est un bien commun et vivant quand chacun l'alimente de sa fantaisie intérieure, le projet de l'association La Cause du Poulailleur s'articule en trois volets :

- recueillir et publier des manuscrits de romans, témoignages, nouvelles ;
- inscrire des paroles qui en sont habituellement empêchées dans l'univers du livre ;
- susciter dans l'événementiel des situations de lecture et d'écriture.

Les nombreux manuscrits reçus en deux ans, les commentaires de lecteurs mis en ligne, le goût de l'écriture suscité chez certains, le plaisir de la lecture découvert par d'autres, les moments partagés avec un public varié aussi bien en atelier d'écriture qu'en randonnées lecture, sont autant de pépites qui incitent les initiateurs de la Cause du Poulailleur à poursuivre. Chaque pas en avant découvre un filon de nouvelles pierres précieuses qui maintient l'enthousiasme. Tout cela n'aurait pas été possible sans de nombreux lecteurs qui témoignent leurs encouragements et leur soutien à ce travail entièrement bénévole.

Editions La Cause du Poulailler

POULAILLER : *n.m.* [pulaje] **1-** Bâtiment d'élevage de volailles de taille modeste, en particulier de poules. Le terme peut désigner également l'enclos d'élevage. Les volailles aiment vivre à l'extérieur mais le poulailler procure un abri contre la pluie et pour la nuit. Les poulaillers sont une forme d'agriculture domestique, souvent entretenus à l'échelle de petites unités vivrières, comme ressource d'appoint, pour les œufs qu'ils permettent d'obtenir, comme loisir ou pour les deux. Ils peuvent être considérés comme complémentaires à un jardin potager, car ses occupants peuvent être nourris des surplus ou déchets verts issus du potager. Le poulailler doit interdire l'accès aux prédateurs nocturnes : rats, belettes, visons, hérissons, buses, aigles, renards, blaireaux, fouines, etc... • *Un poulailler trop spacieux préjudicie sensiblement à la ponte (Parmentier Instit. Mém. scienc. 1806, 2^e sem. p. 34)* **2-** Fig. et fam. Dans une salle de spectacle le "poulailler" désigne familièrement la partie du théâtre élevée et la plus inconmode, les spectateurs y étant juchés par gradins comme sur un perchoir. Ce sont en général les places les moins chères, d'où furent souvent les huées. (Synonyme : paradis.) **3-** Fig. et fam. Bicoque, place mal fortifiée, maison chétive. • *J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de Villars (Voltaire Lett. Richelieu, 9 janv. 1767)* **4-** Historique. Petite voiture de marchand d'œufs et, par extension, mauvaise et vieille voiture.

Etymologie : Polaille : wallon, poli.

Cet ouvrage a été imprimé par
ICN à Orthez
pour le compte des éditions
La Cause du Poulailler
en décembre 2012

